Théâtre II 187

LA MAISON

DE

SOCRATE LE SAGE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE.

Il fut, sous l'œil de Dieu, tranquille et débonnaire,
Comme un enfant qui rit sous les yeux de sa mère.

PARIS,

Chez DUMINIL-LESUEUR, Imprimeur-Libraire,
rue de la Harpe, N°. 78.

M. DCCC. IX.

PERSONNAGES.

SOCRATE.

XANTIPPE, femme de Socrate.

EUCLIDE, ami de Socrate.

ALCIBIADE.

MYRTHOÉ, élève de Socrate.

LUTÉCIE, Gauloise, esclave de Myrthoé.

Un Tabellion.

Un Officier de *l'Aréopage*.

Un Esclave *d'Alcibiade*.

La Scène est à Athènes, dans la maison de Socrate.

J'ai intitulé cette pièce LA MAISON DE SOCRATE LE SAGE, parce qu'il y a eu plusieurs Socrates. *Socrate* Achéen, capitaine de Cyrus le jeune; *Socrate*, roi de Bithynie; *Socrate*, un des capitaines d'Alexandre; enfin, *Socrate* le scolastique, qui naquit à Constantinople, vers l'an 380.

Je devois à mes Lecteurs ce petit trait d'érudition pour payer mon tribut académique : et de plus, j'ai en porte-feuille un *Socrate le roi*, en trois actes, assez divertissant. Il étoit bon de distinguer tous ces *Socrates;* car le *Socrate*, un des capitaines d'Alexandre, quelque poète dramatique aura peut-être un jour la fantaisie de le mettre en scène, rien, selon moi, qu'à cause du contraste.

Le roi de Bithynie, les deux capitaines, et le scolâtre qui naquit à Constantinople, ne sont plus dans la mémoire des hommes; *Socrate* le sage y vit encore.

Ouvrez les Œuvres de *Rollin*, vous trouverez dans *l'Histoire ancienne* tous les faits dont j'ai formé une action principale : mais je ne veux pas copier ici le docte Rollin. Il se-

roit inutile ensuite de dissimuler que je me suis permis bon nombre d'anachronismes : je dirai pour excuse, que l'optique des siècles rassemble ces personnages anciens sous un seul et même point de vue ; que la fable en devient plus pleine, plus agréable, et comporte un plus vif intérêt.

« Dans les sujets tirés de l'Histoire, dit Fontenelle, il ne faut rien changer à ce qui est extrêmement connu ; on doit respecter le gros de l'événement ; mais la manière dont il s'est passé, les motifs qui l'ont produit, les circonstances qui l'ont accompagné, tout cela est abandonné au poëte. Rien n'a si bonne grâce qu'une pièce où il a conservé tout ce qui étoit historique, en y ajoutant des choses qui lui convinssent. Il semble qu'il n'ait fait que remplir les vides de l'Histoire, et nous l'apprendre mieux que nous ne la savions. »

Comment ne pas se complaire à mettre sur la scène un personnage tel que *Socrate?* Je préfère douze de ses paroles à toutes ces vieilleries homériques si chères aux cerveaux collégiens. Quelle admiration insensée ! Quel malheureux génie a jeté sur la terre ce poëme monstrueux, fait pour alimenter les horreurs

de la guerre et toutes les héroïques extravagances qui en perpétuent l'appareil ! Que me dit *l'Iliade ?* Le sang humain y ruisselle toujours. Toute la Grèce est debout pour une femme adultère.

Loin de moi chants brutaux où l'on nous parle encor
De la lance d'Achile et du glaive d'Hector.

. . . . . .

Et que me fait à moi cette Troye où tu cours !

J'avouerai, si l'on veut, qu'elles sont admirables les tragédies puisées dans cette Iliade tapageuse. En effet, n'ont-elles pas le singulier mérite d'assembler tout un peuple et de lui parler sans lui rien dire ?

On a souvent comparé les Français aux Athéniens; le grand prophète a dit dans l'an 2440 : qu'Athènes deviendroit un jour l'un des faubourgs de la capitale de France. Voici une pièce de théâtre toute préparée, qui, comme l'on dit, sera bien *à l'ordre du jour.*

Dès long-temps composée, elle a eu de bizarres destinées; elle a subi diverses métamorphoses ; elle a été reçue sur quelques

théâtres et point représentée. Des lecteurs habiles l'ont fait valoir dans les sociétés. L'art que je cultive et que j'idolâtre a un côté dégoûtant, c'est *l'article* de la représentation : oh ! ne passons point, amis, derrière la toile, là, tout est désenchanté ; quant à moi : je ne veux plus goûter de mon bel art que le charme de la composition : il me suffit ; mon cabinet est mon ciel.

LA MAISON
DE
SOCRATE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre représente le cabinet de Socrate. Ce Philosophe est assis près d'une table couverte d'une lampe antique, et de quelques rouleaux de parchemin confusément épars. Il s'occupe à lire.*)

SOCRATE, *après avoir lu le rouleau qu'il tient à la main.*

Athéniens ! cet écrit d'un de ces hommes rares, à qui vous avez donné le nom de *Sages*, et dont, malgré la frivolité qu'on vous reproche, vous respectez encore la mémoire et surtout la doctrine, me confirme plus que jamais dans tout ce que je vous ai enseigné chaque jour. (*Il lit.*) « Que ce n'est ni la » richesse corruptrice, ni l'orgueil des rangs, ni ce- » lui de la naissance qui font le mérite de l'homme. » Il est dans sa tête par son génie, ou dans son cœur » par ses vertus. » (*Après un moment de silence.*) Je ne sais si le prétendu génie familier que l'on m'attribue, m'inspire; mais je vois que cette vérité, non

encore adoptée par mes contemporains, sera un jour généralement reconnue.... Heureux le siècle où les hommes n'admettront plus entr'eux d'autre supériorité que celle qui deviendra la récompense de la vertu! l'on n'honorera plus alors que ceux qui se seront distingués en servant les arts ou la patrie. (*Il continue de lire.*) « Oui, l'âme est douée de la connoissance des idées éternelles, elle est créée pour y vivre; il n'y a qu'un seul monde qui comprend tout; un seul Dieu qui est par tout; une seule loi qui est la raison commune à tous les êtres intelligens; une seule vérité, source de toute vérité : ainsi, toutes choses sont liées entr'elles par un enchaînement sacré, et tous les êtres ont été combinés pour former un ensemble d'où dépend la beauté de cet Univers..... Je soutiens qu'il porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse, et que l'homme a la faculté de connoître la Divinité par sa propre pensée.... »

SCÈNE II.

SOCRATE, MYRTHOÉ, LUTÉCIE.

MYRTHOÉ, *à voix basse, dans le fond de la scène.*

Éloignons-nous, Lutécie, ne troublons pas l'entretien de Socrate.

LUTÉCIE, *à voix basse.*

L'entretien!... s'il en a un, c'est sans doute avec son démon, car je ne vois personne.

MYRTHOÉ, *à voix basse.*

Quand Socrate médite, il s'entretient avec l'Esprit

éternel, et ses méditations ne doivent point être troublées par notre présence : retirons-nous...

(*Elles sont prêtes à sortir, lorsque Socrate les apercevant, se lève, et dit :*)

SOCRATE.

Pourquoi vous éloignez-vous, ma très-chère pupille ?

MYRTHOÉ.

Parce que votre cabinet est un sanctuaire.

SOCRATE.

Il en devient un pour moi, belle Myrthoé, quand vous vous y rendez.

MYRTHOÉ, *souriant.*

Je ne soupçonnois pas que Socrate dût se montrer galant.

SOCRATE.

Ne vois-tu pas, mon enfant, que je copie le langage de ceux qui, chaque jour, s'empressent à demander ta main ? Ils viennent en foule, surtout depuis que, pour réparer la perte des citoyens morts à Athènes, lors du dernier fléau de la peste, un édit du sénat ordonna à tous les jeunes gens des deux sexes de se marier, et permet à ceux du mien de prendre une seconde femme.

MYRTHOÉ.

Voilà un singulier édit !

SOCRATE.

Soit... mais il faut obéir aux lois, parce qu'elles vont plus loin que la portée de notre raison particulière... Je ne suis pas devenu galant comme vous le dites ; Socrate galant, vous feroit un peu sourire... Mais parlons un langage qui convienne mieux à la situation dans laquelle vous vous trouvez.... Le dernier

jour du délai de cette loi qui oblige tous les jeunes gens à se marier, expire ce soir même. Vous ne pouvez donc pas tarder à déclarer publiquement quel est l'heureux mortel que votre cœur a choisi pour être votre époux, à moins cependant que vous ne profitiez de la permission que cette même loi vous accorde, de rester dans le célibat, en payant la dot d'une citoyenne qui puisse vous remplacer.

LUTÉCIE, *vivement.*

Je pense, moi, que toutes les Athéniennes passeroient certainement pour avoir désobéi à la loi, si elle profitoit du moyen qu'elle leur donne de ne pas l'exécuter; et le patriotisme qui les anime ne permettra, sans doute, à aucune de laisser échapper l'occasion de se montrer bonne citoyenne.... Ah! pourquoi suis-je née dans la Gaule!

SOCRATE, *d'un ton doux, mais sérieux.*

Ma chère Myrthoé, je me sers aujourd'hui, pour la première et dernière fois, de l'autorité que votre père, qu'Aristide, mon ami, m'a donnée sur vous, lorsqu'en mourant il voulut que je prisse le soin de vous élever et de veiller au bonheur de vos jours. Le moment de remplir le plus doux, le plus cher, le plus sacré de mes devoirs, est arrivé. Je demande donc, ma chère enfant, j'exige même que tu me déclares le nom de celui que tu as choisi... Est-ce Démophon?

MYRTHOÉ, *avec dignité.*

Fille d'un père banni par des factieux, pour avoir honoré, par ses vertus, la patrie qu'il défendit par ses armes; fille d'Aristide, comment pourrois-je me ré-

soudre à prendre pour époux un homme qui professe ouvertement leur doctrine ! O Socrate ! me mépriseriez-vous assez pour me refuser l'amour des principes que vous avez donnés à votre élève? Jamais je ne les oublierai...

SOCRATE.

Ma chère enfant ! je connois et ton courage et tes nobles vertus. Le titre de mère te rendra digne de tous nos hommages... Maintenant, dis-moi : n'aurois-tu pas choisi Mérophile, qui, depuis quelque temps, jouit de l'estime publique ?

MYRTHOÉ.

Dites plutôt qu'il l'usurpe. Ah ! Socrate ! je n'ai que du mépris pour Démophon, parce qu'au moins s'il est un traître à nos yeux, il ne croit pas à notre estime; mais j'abhorre ce Mérophile, qui n'emprunte le masque du patriotisme que pour tromper, à son profit, un peuple trop crédule.

SOCRATE, *fixant Myrthoé.*

Je remarque que, depuis quelque temps, tu ne me parle plus du jeune et brillant Alcibiade.

(*Myrthoé émue, ne répond pas.*)

SOCRATE, *du même ton.*

On publie que, depuis quelques jours, il est de retour de son ambassade.

(*Myrthoé plus émue, ne répond pas.*)

SOCRATE, *du même ton.*

Et dans le grand nombre de beautés qu'Athènes renferme, ne devinerois-tu pas celle à qui il adressera l'hommage de son cœur?... Autrefois, j'ai vu avec le plus tendre intérêt, quand il peignoit avec tant

d'empressement son amour pour toi... (*Réticence*). Oui, je me délectois alors du projet d'unir pour toujours deux êtres qui rassemblent les qualités qu'on admire dans les deux sexes... Cette douce chimère que mon cœur caressoit, s'est donc évanouie... Je vois bien qu'il n'y faut plus penser. Cependant, comme je te l'ai déjà dit, le délai expire, et tu dois révéler sans retard quel parti tu veux suivre...., ceci est sérieux.

MYRTHOÉ.

Mon choix est fait (*elle tire un papier de son sein*); cet écrit contient mes sentimens...; enfin, le bonheur ou le malheur que le ciel me destine. Je l'ai souscrit, pour qu'il serve au tabellion à dresser un contrat, à l'abri duquel je serai désormais tranquille... Socrate, cet écrit s'adresse à vous, je me flatte que vous approuverez le moyen que j'ai pris d'obéir à la loi sans rien perdre de ma liberté.

SOCRATE, *avec étonnement.*

Ce langage mystérieux....

MYRTHOÉ.

Ne dois-je pas subir le joug du mariage auquel la loi me condamne? Il faudra seulement, pour vous et pour moi, que votre épouse approuve ce parti. Je ne crains point qu'elle s'oppose à un arrangement entre nous trois, lorsqu'elle saura que cet arrangement ne formera aucun obstacle à l'exercice de ses droits et volontés...

(*Myrthoé rougit et baisse les yeux en finissant*).

SOCRATE.

Continuez, je n'entends pas bien encore.

MYRTHOÉ, *lui donnant l'écrit.*

Daignez approuver mon silence... Mon sort est renfermé dans ce papier ; décidez-en, ô Socrate ! vous fûtes toujours pour moi le plus tendre des pères... Ah ! ne cessez pas de l'être, et l'édit même dans sa parfaite observation ne me rendra pas malheureuse.

SOCRATE, *prenant l'écrit.*

C'est bien dans ce moment-ci que j'aurois besoin de mon démon pour deviner au juste votre projet... Permettez que je m'éloigne pour chercher à le connoître et pour m'occuper des moyens qui doivent le faire réussir. (*A part, en s'en allant.*) Si son âme m'étoit moins connue, je l'accuserois d'un de ces mystérieux caprices si naturels à son sexe... mais une idée folle ou peu raisonnable est aussi loin d'entrer dans sa tête qu'un sentiment malhonnête de naître dans son cœur.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MYRTHOÉ, LUTÉCIE.

LUTÉCIE.

A ce que je puis comprendre dans tout ceci, ma très-aimable maîtresse se marie donc et sans faute dès aujourd'hui ?

MYRTHOÉ.

Hélas !... oui, je vais, pour me soumettre à l'édit, prendre dans la journée le nom de femme !

LUTÉCIE.

Le nom !... Je vous avoue, Madame, que je con-

çois mal ce que c'est que de prendre le nom de femme sans autre conséquence... Le nom !... ce n'est pas grand chose que le nom.

MARTHOÉ, *d'un ton sérieux.*

Je voudrois, Lutécie, que vous prissiez plus garde aux expressions dont vous vous servez.

LUTÉCIE.

Pardon, Madame; on s'exprime toujours mal quand on ne conçoit pas les choses assez clairement. Ce défaut-là, cependant, ne règne pas dans ma patrie; on dit que les Gaulois ne s'expriment jamais mieux que sur les objets qu'ils comprennent le moins... A propos de ma patrie, savez-vous, Madame, que c'est parmi nous un grand jour de fête que le jour où l'on se marie ? Nous regardons la jeune vierge comme un objet divin; et le culte riant que nous lui rendons, tient à l'extrême gaieté de la nation. Tous les parens, tous les amis, tous les voisins, invités et vêtus des habits qu'on ne porte qu'aux grandes cérémonies, viennent en foule former le cortége de l'accordée. Un barde se fait tout à coup une renommée en célébrant, dans un épithalame, les vertus des nouveaux mariés qu'il n'a jamais connus, ce qui fait quelquefois sourire malignement ceux qui les connoissent. Enfin, quand un vénérable Druide, à la barbe blanche, a consacré, en présence du ciel, les nœuds qui les unissent, le nombreux cortége les accompagne dans la demeure qu'ils doivent occuper: dès ce moment, le festin commence, la joie circule, les bons mots pétillent avec le vin qu'on répand à la ronde. Quelques chansons que hasardent des jeu-

nes gens de la noce, font un peu rougir l'épousée et ne la rendent que plus belle... Quel contraste ici, Madame ! je ne vois aucun préparatif pour la fête qu'on va célébrer : la cuisine est froide, la cave est vide, la maison est déserte. Eh quoi ! l'importante cérémonie doit commencer dans trois ou quatre heures, dit-on, et je ne sais pas même le nom de celui que vous avez choisi pour !...

MYRTHOÉ.

Ne te presse point ; dans peu d'instans tu le sauras.

LUTÉCIE.

Oh ! dans mon pays, fille qui retiendroit captif un pareil secret, en mourroit à coup sûr.

MYRTHOÉ, *elle s'éloigne et dit à voix basse.*

O Alcibiade ! pourquoi faut-il que la nature, en t'accordant tous les talens faits pour plaire, ne t'ait pas fait présent d'un cœur pour aimer !... N'y pensons plus. Si le vertueux Socrate daigne accepter l'union chaste que je lui propose dans l'écrit qu'il a entre les mains, Alcibiade devinera, peut-être, que dans ce choix je me suis expliquée, et c'est alors que je me trouverai moins malheureuse. (*Haut.*) Reste, car j'ai besoin d'un peu de solitude.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LUTÉCIE, *seule.*

Elle a l'esprit troublé . . . . mais le cœur encore plus, si je m'y connois bien. . . . Socrate, dans les différens partis qu'il lui a proposés pour époux, lui

aura parlé, avec sa finesse ordinaire, de cet Alcibiade, le modèle de nos jeunes gens, et l'idole secrète de toutes nos jeunes femmes. Eh bien! pas le plus petit mot n'est sorti de sa bouche. Je crois qu'en Grèce comme en Gaule, parler toujours d'un homme ou affecter de n'en pas parler du tout, signifie au fond la même chose. Je conclus donc qu'elle l'aime et que sa fierté seule l'empêche d'en faire l'aveu, surtout après les galantes aventures qui ont rendu son amant si célèbre dans tous les pays d'où le voici de retour... Cependant, il faut que ce jour même elle donne sa main, et ce ne seroit pas à Alcibiade!.. Cet écrit qu'elle a remis à Socrate, que peut-il contenir? Pourquoi faut-il ensuite que Xantippe, la femme de ce philosophe, y souscrive? Oh! combien ce mystère m'impatiente! Que ne donnerois-je pas pour savoir... Mais n'entends-je pas la voix de Xantippe? (*Elle écoute.*) Oh! la voilà dans son élément; elle gronde, tempête; sauvons-nous de peur que ses bruyans éclats n'arrivent jusqu'à nous. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

SOCRATE, XANTIPPE *parcourant la scène avec agitation.*

SOCRATE, *d'un ton serein.*

Vous voulez donc absolument, ma chère femme, me reconduire jusqu'en mon cabinet? Rien de plus civil, assurément; cependant je vous prie de modérer un peu cette agréable humeur, ces charmantes viva-

cités qui viennent de vous échapper ; tout le monde n'en sentiroit pas comme moi le prix inestimable.

XANTIPPE.

Comment, moi, des humeurs capricieuses !....

SOCRATE.

Elles ont donné un long exercice à ma philosophie, et je ne dois pas d'après cela m'en plaindre.

XANTIPPE.

Croyez-vous que je ne fusse pas désolée au possible du moindre accident qui vous arriveroit?

SOCRATE.

Pour cela, je le crois.

XANTIPPE.

Eh bien donc ! d'après ma tendresse toujours égale, l'on ne devroit pas laisser ignorer à sa femme tout ce qu'il lui importe de savoir.

SOCRATE.

J'intercède depuis une heure pour vous parler de cette affaire importante, pour laquelle. . . .

XANTIPPE, *en colère.*

Eh bien ! j'écoutois. . . .

SOCRATE.

Oui, mais selon votre coutume.

XANTIPPE.

Vous verrez que j'aurois encore tort de m'emporter. (*Marchant à grands pas.*) Non, il me faut une patience. . . unique ; une patience. . . comme la mienne pour pouvoir y résister.

SOCRATE.

En effet, tout autre y succomberoit ; aussi la douceur de votre caractère vous donne-t-elle dans Athènes une

telle réputation, qu'il n'y existe pas un seul mari qui n'envie mon sort.

XANTIPPE.

Je le crois; car rien n'est plus vrai, que toutes mes attentions journalières....

SOCRATE.

Or, pour revenir à l'affaire dont je vous parlois...

XANTIPPE, *en colère.*

Avoir pour époux un philosophe d'un phlegme impatientant, que rien n'échauffe; un homme caustique qui me raille sans cesse; un esprit de travers, un original de l'aveu de tout le monde qui, dans les excès d'un délire particulier, aime tout ce qu'on hait, et fuit tout ce qu'on désire; un impie, à ce qu'on m'assure, qui ne reconnoît qu'un Dieu...

SOCRATE.

Oh! pour cela, c'est la vérité pure.

XANTIPPE.

Que les prêtres et les magistrats poursuivent.

SOCRATE.

Et de concert, ma très-chère femme.

XANTIPPE, *redoublant de colère.*

Un homme, enfin, qui, d'une laideur singulière.... ne m'en est pas peut être plus fidèle pour cela.... N'y a-t-il pas là de quoi allumer la colère de toute femme honnête, et qui n'est pas de marbre..... Dieux, que je suis à plaindre!

SOCRATE, *souriant.*

Comment donc, ma chère Xantippe! vous excellez à faire les portraits; c'est un talent que je ne vous connoissois pas encore et dont je vous félicite; ainsi,

comme le portrait d'un homme ne doit jamais être plus ressemblant que quand c'est sa femme qui le peint, je vais m'occuper sérieusement à me corriger des défauts.....

XANTIPPE, *furieuse.*

Par Junon! ce sang froid maudit et ce langage m'irritent avec tant de violence, que si j'avois moins de... modération... mais je me tais. (*Elle le tiraille par son manteau.*)

SOCRATE, *souriant avec douceur.*

Oh! de grâce, ma chère Xantippe, n'exercez votre modération que sur moi seul; ce pauvre manteau! il n'est pas neuf, vous le savez; et je le déclare innocent.

XANTIPPE, *se jetant sur une chaise.*

Ouf! ouf! je suffoque... ouf!

SOCRATE, *d'un grand calme.*

Songez, ma chère femme, que vous vous incommodez beaucoup; la colère fait toujours du mal, et même chez vous... mais s'il le faut! soulagez-vous encore un peu, puis écoutez...

XANTIPPE.

Il rit, il rit.

SOCRATE.

C'est de notre jeune pupille, enfin, que je veux vous entretenir. Vous connoissez, et vous devez respecter l'édit du sénat, qui ordonne à toutes les filles de se marier.

XANTIPPE, *brusquement.*

Eh bien! mariez-la.

SOCRATE.

C'est ce que je ferai.

XANTIPPE.

Eh ! qui s'oppose à cela !... Voyons ?

SOCRATE.

Elle est d'un caractère sociable, excellent ; son âme est douce comme sa voix ; son cœur est tendre ; elle loue le bien, pardonne le mal et n'en fait jamais ; jamais le plus léger caprice... jamais le moindre emportement n'a troublé l'aimable sérénité de son âme.

XANTIPPE, *avec impatience.*

Jamais ! jamais ! Eh bien ! tant mieux pour qui l'aura, cette tant parfaite créature !...

SOCRATE.

Trois fois heureuse la famille qui la recevra dans son sein !

XANTIPPE, *brusquement.*

Heureuse ou non, je voudrois bien savoir quel motif vous porte aujourd'hui à tant nous prôner son rare mérite.

SOCRATE, *en souriant.*

C'est qu'elle est votre élève, et qu'en faisant son éloge, on fait aussi le vôtre. N'est-il pas naturel de croire qu'une si jeune élève n'a dû toutes ses vertus qu'en les voyant journellement pratiquer par celle qui a veillé à son éducation ?

XANTIPPE, *à part.*

Le traître !... (*Haut.*) Alcibiade est sans doute à la tête de ceux qui aspirent à épouser Myrthoé ; et je crois qu'il est même le seul qui soit digne de l'obtenir, ou qui puisse, du moins, raisonnablement s'en flatter.

SOCRATE, *sérieusement.*

Je vous dirai qu'elle ne l'en croit plus digne...

XANTIPPE, *vivement.*

Pourquoi ?

SOCRATE.

C'est un trompeur...

XANTIPPE, *très-vivement.*

Qu'importe ! Tous les hommes ne le sont-ils pas ?

SOCRATE.

Puis, l'on assure que ses égaremens ont scandalisé toute la Grèce.

XANTIPPE, *très-vivement.*

Ajoutez, mon très-cher mari, que l'on affirme aussi partout que ce sont vos belles leçons de sagesse qui lui ont fait perdre cette modestie qui lui étoit naturelle : mais, encore une fois, laissons-là ce qu'on dit! Cet Alcibiade, tant volage, peut très-bien encore être amoureux de votre pupille ; et je ne doute pas, moi, qu'elle ne lui pardonne quelques folies passagères, auxquelles les chaînes du mariage l'empêcheront désormais de se livrer.

SOCRATE.

Vous vous trompez ; notre Myrthoé, qui sait réfléchir, ne l'aime plus. (*D'un ton sérieux.*) Elle a fait même un nouveau choix... Elle s'est déclarée ouvertement, et je supplie son institutrice de vouloir bien souscrire à sa résolution.

XANTIPPE.

Qu'entends-je ? un nouveau choix ? Eh ! comment cela s'est-il pu faire sans que j'en aie rien su, moi qui veille de très-près, l'œil toujours ouvert sur sa

conduite; moi qui devine, jusque dans les moindres choses qu'on voudroit me cacher, l'intention secrète de tous ceux qui m'environnent?

SOCRATE, *froidement.*

Je vais, si vous avez la bonté de m'écouter, vous l'apprendre...

XANTIPPE, *avec impatience.*

M'apprendre?... soit... voyons donc, parlez, parlez.

SOCRATE, *tranquillement.*

Vous savez que la peste ayant ravagé une partie de l'Attique, et que les murs d'Athènes se trouvant presque vides de citoyens et de soldats, le sénat, pour prévenir...

XANTIPPE, *avec impatience.*

Abrégez, Socrate, abrégez.

SOCRATE, *reprenant sa tranquillité.*

Pour prévenir cette déplorable disette, a établi que, sans blesser les lois, chaque citoyen pourroit désormais avoir deux femmes à la fois, afin que l'Etat repeuplé vers le cinquième lustre, redevint aussi formidable aux Perses, qu'il l'étoit avant le terrible fleau qu'il a éprouvé.

XANTIPPE, *avec impatience.*

Eh! ne sais-je pas bien cela? Pourquoi m'ennuyer par le récit d'une chose dont tout le monde a l'oreille rebattue.

SOCRATE.

Un moment... Cette loi, sur la pluralité des femmes, dites-moi... là... entre nous et tout intérêt à part... comment la trouvez-vous?

XANTIPPE,

XANTIPPE, *très vivement.*

Impertinente, absurde, insolente, misérable, enfin comme presque toutes les autres.

SOCRATE, *froidement.*

Alors... tant pis.

XANTIPPE.

Tant pis ! Pourquoi ?

SOCRATE.

C'est que l'époux dont la jeune Myrthoé a fait choix est déjà... marié.

XANTIPPE.

Marié ! Eh bien ! que m'importe?... Je remarque seulement que votre sage pupille fait voir un goût bien extraordinaire ... Un homme marié!

SOCRATE.

Il se peut; mais je vous proteste que rien n'a forcé son choix... Elle a voulu... décidément voulu.

XANTIPPE.

Bah ! et lui, qui a déjà subi le joug du mariage, quel motif l'oblige à former une nouvelle chaîne ?... Mais je devine... oui, un de ces caprices trop ordinaires aux hommes.

SOCRATE.

Lui ! point du tout; il prétend seulement obéir à la loi, qu'il respecte, et concourir, pour sa part, au bien de sa patrie.

XANTIPPE.

Mais la femme de ce patriote y consent-elle ?

SOCRATE.

Elle ignore encore le parti qu'il a pris; ce n'est que dans quelques instans que je vais le lui faire connoître.

XANTIPPE.

Et vous promettez-vous de la déterminer? car enfin il se pourroit bien qu'ayant moins de patriotisme que lui, elle ne voulût point qu'elle employât ce moyen pour faire preuve du sien. Oh! si j'étois à sa place, je sens que je mourrois plutôt que de souffrir une pareille indignité : mais qui est donc cette femme dont vous présumez obtenir le consentement? quel est son caractère, en deux mots?

SOCRATE.

Son caractère?... Loin d'avoir la douceur qui fait le mérite et le charme de son sexe, elle est souvent sujette à de longs emportemens, qui la rendent capable de se livrer... à certains excès.

XANTIPPE.

Ah Dieux! mon cher mari, prenez bien garde à ce que vous allez faire! Qui sait ce qui pourroit arriver, lorsque vous lui annonceriez que le sien veut prendre une seconde femme... Et lui... quel homme est-ce?

SOCRATE.

Lui?... Comme quoi vous dirai-je?... mais il est comme un autre homme.

XANTIPPE.

Est-il riche?

SOCRATE.

Non.

XANTIPPE.

Est-il jeune?

SOCRATE.

Non.

XANTIPPE.

Est-il beau ?

SOCRATE.

Il ne passe pas pour tel, à dire vrai.

XANTIPPE.

Le connois-je ce personnage-là ?

SOCRATE.

Beaucoup.

XANTIPPE.

Connois-je aussi sa première épouse ?

SOCRATE, *souriant.*

C'est votre meilleure amie ; elle voudra tout ce que vous voudrez : il est impossible que sa volonté ne soit pas la vôtre.

XANTIPPE.

Cela est plaisant ! (*Elle rit.*) Ah ! ah ! ah ! Ma foi, ma bonne dame, puisque les choses sont ainsi, je vous jure, par les Dieux immortels, que j'y consens de tout mon cœur ; je serai la première, pour la singularité du fait, à vous presser de conclure votre mariage. (*Elle rit encore plus fort.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !... Mais, mon cher mari, qui sont ces étranges gens-là !

SOCRATE, *froidement.*

Vous et moi.

XANTIPPE, *furieuse.*

Ah fourbe ! ah perfide ! parjure !... C'est ainsi que, par un détour artificieux, tu es parvenu à me faire consentir à... Mais crois que je saurai bien t'empêcher d'obéir, comme tu t'en flattois, à l'infâme décret dont ton libertinage voudroit s'autoriser.

SOCRATE, *souriant.*

Méchante citoyenne, qui ne voulez pas qu'un homme qui a déjà une femme, se sacrifie entièrement pour le bien de l'Etat, en se chargeant d'une seconde.

XANTIPPE, *avec colère.*

Le sacrifice est bon là, traître ! Ah ! si les Dieux ne m'avoient pas donné la modération en partage, tu verrois jusqu'où monte la vengeance d'une femme, lorsqu'on veut partager avec une intruse un bien qu'elle a si légitimement acquis à la face du ciel ! (*Elle se promène à grands pas.*) Certes, il lui sied bien, avec ce beau visage, de vouloir plaire à deux femmes à la fois, lui qui devroit sans cesse remercier la fortune qui, contre toute apparence, lui en a fait trouver une qui... et sans la patience dont elle est douée...

SOCRATE, *l'interrompant d'un ton riant.*

Je vois avec plaisir, ma chère Xantippe, votre amour s'opposer avec un ton aussi sentimental au mariage qu'on me propose. Cependant, croyez que ce nouveau nœud n'affoiblira point dans mon cœur celui qui, depuis tant d'années, m'attache à vous; qu'il ne changera rien dans notre maison, et que, comme ci-devant, ma chère femme grondera, chassera, voire même, battra à son aise tout son monde, quand ce sera là son bon plaisir.

XANTIPPE.

Ah ! jamais, non, jamais vous n'auriez osé concevoir, encore moins m'annoncer ce honteux et ridicule mariage, si, me reposant trop sur votre bonne foi je n'eusse pas négligé de connoître ce qui se passe

toutes les nuits chez moi : vraiment je me ferois aujourd'hui une belle réputation par la ville, si l'on savoit qu'une femme y vient secrètement passer avec vous et...

SOCRATE, *alarmé.*

Qui vous a dit qu'une femme?

XANTIPPE.

Qui? Personne ; mais ces yeux que voici l'ont très-bien vue : osez les démentir.

SOCRATE.

L'apparence souvent...

XANTIPPE.

Ah oui ! sans doute, mes yeux seront des témoins suspects !

SOCRATE, *d'un ton sérieux.*

Xantippe !... par la Divinité qui grava dans tous les cœurs honnêtes les lois sacrées de l'hospitalité, gardez-vous bien d'être assez imprudente pour oser jamais dévoiler ce mystère. Les plus fortes raisons me forcent à le tenir très-caché.

XANTIPPE.

Ah ! je le crois ; car bien des gens pour qui ce mystère n'en est plus un, m'ont certifié que cette femme voilée qui, nuit tombante, vient vous voir, est née... le dirai-je? dans cette maudite contrée avec laquelle, depuis long-temps, nous avons la guerre la plus affreuse. Dans cette contrée qui, vous le savez comme moi, punit de mort tout Athénien qui ose en approcher, et dont les habitans, surpris dans Athènes, sont, par représailles, livrés au supplice... Oui, l'on dit enfin que c'est une Mégarienne.

SOCRATE, *d'un ton animé.*

Qui peut vous avoir révélé? Que jamais votre langue indiscrète!... Gardez-vous bien!...

XANTIPPE.

Suffit ; mais gardez-vous bien, vous, de provoquer mon ressentiment en osant épouser votre pupille. Ah! si, par mon aveugle indulgence, je n'avois pas favorisé votre liaison avec cette Mégarienne, vous n'oseriez pas vous autoriser aujourd'hui de ce décret du sénat. Quant à moi, je vous déclare que, par un mot de ma main, je vais prévenir Alcibiade, votre élève, de la perfidie que vous lui faites, en lui enlevant son amante. Je me rendrai de là chez Myrthoé; je vais lui reprocher son indigne trahison envers Alcibiade; enfin, pour achever de purifier toute la maison, je me préparerai (supposé qu'elle osât y reparoître) à la bien recevoir. Adieu, Socrate; ou je réussirai à vous faire renoncer à votre extravagant projet, ou j'en serai vengée. Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

SOCRATE, *seul.*

En feignant de m'autoriser de l'édit du sénat, quant à la permission de prendre deux femmes, j'ai voulu jouir un peu des inquiétudes de la mienne; mais je commence à craindre que cet amusement n'ait des suites fâcheuses... Que deviendrois-je si Xantippe, pour se venger, dénonçoit au sénat mon ami Euclide,

que le désir d'étudier la philosophie a porté à quitter Mégare sous des habillemens étrangers à son sexe? Mais calmons d'abord la jalousie de ma femme, en accélérant le mariage d'Alcibiade et de Myrthoé... Je l'ai toujours vivement désiré depuis que l'un et l'autre sont mes élèves... J'ai dans tout ceci la tâche heureuse, mais assez difficile, de bien servir la philosophie, l'amour et l'amitié. (*Il sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOCRATE, *seul, dans son cabinet.*

Oui... plus j'y réfléchis, plus je me convaincs que pour forcer ma jeune pupille à donner sa main à cet étourdi d'Alcibiade, dont néanmoins le caractère, les talens et l'expérience feront un jour un grand homme, à ce que je prévois, il faut que je ne soulève qu'à demi le voile, afin que la jalousie de Xantippe contribue surtout à l'accomplissement de mon projet. Ce petit stratagème s'éloigne un peu de la gravité dont on veut que tout philosophe porte au moins le masque... Si Aristophane en étoit instruit, sa muse caustique se hâteroit de me faire paroître une seconde fois sur son théâtre... Je ris de moi-même, quand je pense que *l'oracle de Delphes* m'a déclaré le plus sage des hommes... Mais pourquoi la sagesse n'emploîroit-elle pas quelquefois la marotte de la folie, quand celle-ci devient nécessaire au succès d'une bonne action!

Allons, toute réflexion faite, m'y voilà déterminé. (*On frappe à la porte.*)

SCÈNE II.

SOCRATE, EUCLIDE *déguisé en femme.*

SOCRATE, *ouvrant la porte.*

C'est vous, mon cher Euclide, entrez. J'ai bien des choses à vous dire : la première, c'est que je tremble lorsque je songe à quel péril sous un tel travestissement votre amitié pour moi vous expose chaque nuit. Je ne puis trop vous répéter que cette amitié vous trompe encore lorsqu'elle m'attribue ces hautes lumières que je n'ai pas. Croyez-moi, tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.

EUCLIDE, *après avoir ôté son voile.*

Vous savez être bon, indulgent pour tous, sévère à vous-même : or, l'oracle à votre égard ne s'est pas trompé.

SOCRATE, *souriant.*

Mon ami, laissons-là cette plaisanterie : je veux être utile à tous, mais surtout à la jeunesse, parce que j'ai toujours trouvé en elle beaucoup moins d'obstacles à la pratique du bien... Si j'ai paru sage, c'est qu'on ne m'a jamais vu rechercher la faveur du peuple... Oui ! j'ai toujours laissé cette occupation à ces ambitieux qui ne le flattent que pour le dépouiller; moi, j'ai songé à le servir, sans m'élever à ses dépens; je lui ai toujours parlé avec franchise : voilà toute ma sagesse, mon cher Euclide, et ce qui

a pu me mériter votre confiance ; voilà aussi ce qui a pu m'attirer la bienveillance et l'estime de mes concitoyens ; mais, mon ami, j'oubliois que j'avois beaucoup de choses à vous dire ; écoutez ; ma femme, je ne sais comment, sait que Mégare est votre patrie... ce qu'elle vous pardonneroit aisément... ; mais ce qui excite sa colère....

EUCLIDE.

J'entends. Ce déguisement lui fait croire que je suis une femme, et son aveugle jalousie...

SOCRATE.

Quant à la jalousie, ce n'est pas vous qui en êtes l'objet ; voici le fait : vous connoissez l'édit qui, ordonnant à toutes les filles de se marier, permet en même temps à tous les hommes d'épouser une seconde femme. La mienne n'ignore pas que ma pupille voulant remplir l'objet de la loi, m'a choisi pour son époux ; et, pour arracher de moi la promesse de renoncer à cette union, elle me menace de vous dénoncer comme Mégarienne au tribunal des trente. Ce n'est pas tout ; elle exige, en preuve de mon entier renoncement à tout mariage, que je fasse réussir celui d'Alcibiade avec Myrthoé, qu'elle imagine être sa rivale. C'est un projet dont je désire moi-même l'exécution ; mais cela n'est pas aisé. Myrthoé est informée de la conduite un peu scandaleuse que des hommes graves reprochent à son amant ; et sa fierté croit devoir le dédaigner d'autant plus, que ce séduisant jeune homme ne paroît pas avoir totalement renoncé à ses dissipations. Cependant l'édit du sénat exige impérativement que Myrthoé se décide ; et voilà ce qui, dans son tendre dépit, la force à prendre

l'étrange parti que vous allez connoître d'après ce qu'elle m'adresse. Lisez.

EUCLIDE, *lisant le billet de Myrthoé.*

« Comme votre société me plaît infiniment, je la » préfère à toute autre, et je la trouve chaque jour » plus intéressante; c'est ce qui me décide à unir » pour toujours mon sort au vôtre : croyez que » mon consentement est absolument volontaire et » libre; vous pouvez lui faire donner par un tabel- » lion, à votre choix, la forme que la loi exige pour » qu'il me fixe invariablement auprès de vous. Cette » liaison intime n'aura rien que de fraternel, et je » serai, de nom seulement, épouse de l'homme que » j'estime le plus au monde. C'est tout ce qu'il me » faut pour que je sois contente le reste de ma » vie. » MYRTHOÉ.

(*Remettant à Socrate le billet qu'il a lu*).

Je vois bien dans ce billet le parti que votre pupille a pris d'éluder la loi, en feignant d'y satisfaire; mais je ne crois pas que votre femme puisse se contenter d'une feinte qu'elle ne croira jamais réelle : doutez-vous qu'alors, pour se venger, elle ne coure au tribunal qui proscrit la tête de tous mes compatriotes!... J'entends sa voix!... permettez que je me retire à l'écart pour ne pas rendre plus terrible, par ma présence, l'explosion de sa colère.

SCÈNE III.

SOCRATE, EUCLIDE *à l'écart*, XANTIPPE, LUTÉCIE.

XANTIPPE, *en entrant brusquement, arrache de la main de Socrate le billet qu'Euclide lui a remis.*

Quel est ce chiffon ?

SOCRATE, *froidement.*

Lisez, ma femme.

XANTIPPE, *après avoir lu au hasard, répète quelques mots.*

« Unis pour toujours... mon sort au vôtre... par le « tabellion... la forme que la loi exige... contente le » reste de ma vie. » MYRTHOÉ.

Ah ! perfide ! c'est toi, je n'en doute plus, qui, par ton artificieuse éloquence, inspires à mon mari le désir de ce maudit mariage. (*A part, après avoir mis le billet dans sa poche.*) Alcibiade pourra tirer parti de cet écrit. (*Haut.*) Nous verrons si Alcibiade, par mes conseils, par mes prières, par mes larmes... par mes menaces... même, s'il le faut; nous verrons, dis-je, s'il ne réussira pas à l'empêcher de faire pareille sottise ! Mais... j'oublie le sujet qui m'amène ici. Où est-elle donc cette Mégarienne qui, toutes les nuits? Lutécie, ne vient-on pas de nous dire, que d'un air mystérieux...

LUTÉCIE, *vivement.*

Très-mystérieux, Madame.

XANTIPPE.

Et d'un pas clandestin !

LUTÉCIE, *vivement.*

Oh ! très-clandestin.

XANTIPPE.

Elle venoit d'entrer ici par la petite porte du jardin ?

LUTÉCIE, *vivement.*

Justement ; par la petite porte.

XANTIPPE, *à Socrate.*

Où l'as-tu donc cachée? réponds... que je la traite comme elle le mérite. (*Faisant un geste menaçant.*)

SOCRATE, *d'un ton calme.*

Modérez-vous, ma femme, je vous en prie ; la colère vous égare, vous aveugle au point que vous ne...

XANTIPPE, *n'entendant qu'à demi.*

Aveugle, moi ! tu vas voir si je suis aveugle !.. et si je ne découvrirai pas ici... l'infâme créature que tous nos voisins y ont vu entrer. (*Elle cherche partout, trouve Euclide, et dit.*) La voilà... La voilà ! cette horrible Mégarienne pour qui ma tête devroit être celle de Méduse ! (*Avec empressement.*) Je ne sais qui me retient de lui arracher les deux yeux.

LUTÉCIE.

Dans mon pays, Madame, cela seroit déjà fait.

XANTIPPE, *à Lutécie.*

Tu as raison, mon enfant. Hélas ! je suis trop bonne, trop endurante ; c'est ma douceur qui me perd; mais il est temps que dans ma pleine vengeance... (*Elle s'avance vers Euclide qu'elle menace. Socrate*

la retient.) Qu'elle est laide! quelle mauvaise grâce! quelle taille! quelles mains!

EUCLIDE.

Madame, daignez m'écouter, et vous verrez...

XANTIPPE.

Ah ciel! quelle voix hommasse!

EUCLIDE.

Je ne suis point ce que vous pensez...

XANTIPPE.

Va, du premier coup d'œil on voit ce que tu es. Misérable! dis-moi, pour peu qu'on soit honnête, vient-on débaucher le mari d'une femme d'honneur; vient-on jusque dans sa maison? (*S'adressant à Socrate.*) Et toi, infâme débauché!... et qui ne seras jamais qu'un sot... car ton démon qui, dans ton cabinet, t'apprend tant de choses, ne t'a pas encore appris celle-là! Eh bien! je te l'apprends, moi...

EUCLIDE, *élevant la voix.*

Encore un coup, sachez que...

XANTIPPE, *avec horreur.*

Vous êtes de Mégare... Allez, dévergondée!... rougissez, si vous le pouvez encore, de vous affubler d'un travestissement coupable pour vous introduire auprès d'un philosophe hypocrite, encore plus hardi que Diogènes! du moins celui-ci ne joignoit point les paroles d'un fourbe aux mœurs d'un libertin.

EUCLIDE, *vivement.*

Permettez que d'un seul mot je vous dissuade...

XANTIPPE.

Les discours sont inutiles quand les faits parlent si

hautement : qui peut douter que vous ne soyez?.. vous m'entendez...

LUTÉCIE, *appuyant vivement.*

Vous nous entendez, je crois!...

XANTIPPE.

Mais l'aréopage me vengera de cet indigne affront; il saura ton nom, ton pays, et quelle fut ta conduite.

SOCRATE.

Non, Xantippe, non, je suis bien sûr que dans un moment plus calme vous respecterez les lois saintes de l'hospitalité que les barbares eux-mêmes n'osent pas violer.

XANTIPPE, *à Socrate.*

Elles sont saintes ces lois, j'en conviens; mais convenez aussi, vous, qu'elles cessent de l'être quand on en abuse à ce point pour m'outrager. Les enfreindre alors n'est pas un crime, c'est une justice; et la justice, comme vous le dites sans cesse, passe avant tout.

SOCRATE, *en souriant.*

Quoi qu'il en soit, vous ne devez point sur un simple soupçon.

XANTIPPE, *avec chaleur.*

Un simple soupçon ?... par tous les Dieux ! quoi ! lorsqu'ici... sous mes yeux... la nuit... dans votre cabinet, je trouve une je ne sais qui...

EUCLIDE, *avec force.*

Ecoutez-moi, Madame, et vous conviendrez alors qu'il me seroit impossible de... je vous jure que l'amour seul...

XANTIPPE, *furieuse.*

L'amour, l'amour!... Voyez !... voyez l'excès de cette impudence !

EUCLIDE, *rapidement.*

L'amour seul de la philosophie, j'en atteste les immortels, formidables aux parjures, est l'unique motif qui me fait venir ici prendre des leçons du sage mortel que vous avez le bonheur d'avoir pour époux.

XANTIPPE, *avec aigreur.*

Oui, mon bonheur est grand d'être unie à ce sage mortel qui, non content de son intrigue secrète avec toi, convoite encore Myrthoé sa pupille. Un édit aussi ridicule qu'infâme, accorde deux femmes à chaque homme ; et vous verrez que bientôt il en faudra trois à cet Hercule du Portique... (*A Socrate.*) Ecoute : si abusant de la crédule inexpérience de ta jeune pupille, tu ne renonces pas à ton insensé mariage avec elle, tremble ! (*Montrant Euclide.*) Celle-ci m'en répondra sur sa tête. (*A Euclide.*) Et toi, animal amphibie ! laide fille de Mégare, vilain homme à Athènes, car je ne sais bientôt plus ce que tu es... si tu ne détournes pas mon mari du projet qu'il entreprend, tu verras si c'est impunément qu'on me brave. Par Junon ! je ne souffrirai pas plus long-temps qu'une créature comme toi, qu'une ennemie de ma patrie, qu'une Mégarienne... Vengeance ! justice !!! Magistrats, que l'aréopage se rassemble... Eh ! pourquoi pas, dans ma juste fureur, y porter de ce pas mes plaintes, y faire retentir mes cris et mes accusations !.. Partons... (*Elle sort en faisant des gestes menaçans à Socrate et à Euclide ; Lutécie sort avec elle en l'imitant.*)

SCÈNE IV.

SOCRATE, EUCLIDE.

SOCRATE, *retournant près de sa table, s'assied tranquillement, remet en ordre quelques papiers, garde quelque moment le silence, et dit ensuite d'un ton sérieux.*

Votre silence, Euclide, m'annonce que vous venez de reprendre dans le calme des sens, l'examen de la grande question philosophique dont nous nous entretenions la nuit dernière; rien n'empêche que nous ne la continuions. Je vous disois donc que l'ordre constant qui règne dans l'univers atteste l'unité d'un Dieu, d'un Être nécessaire; car si plusieurs puissances avoient concouru à ce grand œuvre, vous sentez qu'il n'y auroit point eu de plan initial; il existe ce plan, puisque le même ordre se développe et se maintient... La même cause qui a créé, soutient, conserve l'immense édifice... Cette cause est cachée, direz-vous; mais si Dieu a dérobé sa nature à notre entendement, il a manifesté sa profonde sagesse, sa puissance et sa bonté dans l'arrangement du tout, et il ne tient qu'à nous d'apercevoir et de sentir l'ordre qui règne constamment dans cette immensité harmonique. Toutes les œuvres de la Divinité sont pleines de sa providence.

EUCLIDE.

Par quelle fatalité, mon cher maître, êtes-vous encore calomnié !

SOCRATE.

Parce que je n'ai jamais pensé, agi, raisonné que d'après

d'après ma conscience, que j'ai résisté avec courage à l'imposture, que j'ai démasqué quelquefois la perfidie des prétendus sauveurs de mon pays; mais je suis peu inquiet d'être calomnié; tranquille dans ma petite maison, et trop heureux si je pouvois la voir remplie d'amis tels que vous... Supprime l'opinion, me suis-je dit à moi-même, tu supprimes, *j'ai été blessé;* la louange d'ailleurs est la chose du monde dont j'ai le mieux appris à me passer : et que me font les clameurs des sophistes? Les sophistes seront toujours les ennemis des philosophes. Ceux-ci ne disent que ce qu'ils savent être vrai, ceux-là se font un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique sans en éclaircir aucun; ils veulent diriger l'opinion publique pour gouverner à leur profit; et je l'avoue, la plus grande des impostures, c'est de prétendre gouverner ou conduire les hommes sans avoir la bonté en partage; or le véritable caractère de la bonté dans l'homme public, c'est d'être chaque jour plus indulgent.

EUCLIDE.

Ah! mon cher maître, la gloire en devient plus grande, après la calomnie; non, il n'y eut jamais aucune sorte d'intérêt ou de terreur qui retint la vérité captive dans votre bouche.

SOCRATE.

Rien n'est capable d'intimider celui qui a placé ses espérances au delà de ce monde; et si l'on savoit bien que, pour notre bonheur dans celui-ci, nous n'avons besoin que de suivre la vérité; oh! qu'on se tourmenteroit moins pour être tout à la fois méchant et malheureux.

EUCLIDE.

Privilégié aussi le mortel qui, comme vous, a son bon génie !...

SOCRATE.

Mon démon, vous voulez dire? (*Souriant.*) Mon démon n'est que le pressentiment secret que nous donnent patience et prudence.

EUCLIDE.

Mais, avec toute votre prudence, quel motif, confiez-le moi, a pu vous déterminer à épouser une femme comme Xantippe? Sans doute que vous ne lui connoissiez point un pareil caractère?... il a bien fallu ensuite user de patience.

SOCRATE.

Je le connoissois parfaitement son caractère; et quand je l'épousai, ce fut pour être bien sûr qu'il n'y auroit personne ensuite dans le monde avec qui je ne pusse vivre; je voulus en outre avoir dans ma maison quelqu'un qui me rappelât sans cesse l'indulgence que je dois à tous les hommes, et que j'en attends pour moi-même.

EUCLIDE.

Je vous admire.... mais ne craignez-vous pas que l'orage que Xantippe soulève, ne se dissippe qu'en retombant sur ma tête?

SOCRATE.

Non, mon ami, non; en dépit de son caractère irascible, ma femme m'aime; je la connois; d'ailleurs, sa jalousie ne s'éteindra-t-elle pas quand elle saura qui vous êtes? Mais dans ce moment j'ai besoin que vous paroissiez courir le plus grand danger; j'ai besoin aussi

que Myrthoé, effrayée par les menaces que Xantippe lui fera de vous dénoncer au tribunal des Trente, si elle n'épouse Alcibiade, consente, pour vous sauver, ainsi que moi, qui suis votre complice, à lui donner enfin sa main : tranquillisez-vous donc, mon cher Euclide; l'arc est tendu, et mon coup d'œil va diriger le trait où je veux qu'il atteigne... Maintenant si vous voulez descendre au jardin, vous y trouverez le sophiste Anaxandre y donnant ses fausses et brillantes leçons de polythéïsme. Voici la clef du petit pavillon, renfermez-vous y, je vous y rejoindrai; j'espère vous prouver qu'il n'existe qu'une seule puissance; qu'en admettre plusieurs, c'est n'en admettre aucune, et que tous les systèmes, à cet égard, ne sont que des erreurs ou des blasphèmes. (*D'un ton animé.*) O mon ami, quand la raison d'un homme éclairé se trouve d'accord avec le cœur d'un homme de bien, c'est que cet homme a trouvé la vérité, et le charme qu'il éprouve est le prix de son heureuse découverte.

EUCLIDE, *souriant.*

Socrate s'anime contre son ordinaire.

SOCRATE.

Euclide! l'homme qui parle de Dieu sans une sainte et vive émotion ne s'élève pas jusqu'à lui... Mais quel est ce grand bruit que j'entends? C'est, à ne pas en douter, Alcibiade avec tout le brillant fracas qui l'accompagne; c'est aujourd'hui sa première visite depuis qu'il est de retour de ses voyages. Retirez-vous, Euclide. (*Euclide sort.*) Oh! comme, d'après le droit que je me suis donné, dès son enfance, de le tancer un peu sur ses fredaines, je vais entrer en fonction!

mais j'ai dû épargner à sa délicatesse d'avoir pour témoin des petites réprimandes que je dois lui faire, un homme qu'il ne connoît pas.

SCÈNE V.

SOCRATE, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *richement vêtu et entouré d'un grand nombre d'esclaves à qui il s'adresse dans le fond de la scène.*

Allez tous de ce pas où je vous ai envoyés : dites à Mirmidès que je me rendrai à son festin ; à Timéon, que j'assisterai à la lecture de son dythirambe ; à Chrisalde, que je me plains du peu d'élasticité qu'il a donné aux ressorts de mon dernier char ; à la petite Flora, que je suis désespéré de ne pouvoir me rendre à son invitation que... demain. (*Il s'avance sur la scène, et retournant vers le fond, il dit aux esclaves.*) A propos, ne manquez pas, mon cher Scribe, de faire annoncer au sénat que j'ai terminé le mémoire que je dois lui présenter sur les moyens de rétablir la paix entre Athènes et Mégare. (*Il s'approche de Socrate, le salue avec grâce, et dit d'un ton léger.*) J'apporte mes justes hommages aux pieds de Socrate.

SOCRATE.

Vous, Seigneur, dans ce simple logis et dans un moment où l'aurore commence à peine à luire ?.. Quoi ! le triomphateur de toutes nos belles, le héros du siècle daigne encore, comme autrefois, se rendre dans la retraite obscure d'un philosophe solitaire, et même presque au point du jour ?

ALCIBIADE, *d'un ton demi-sérieux.*

Ah ! ne doutez point, Socrate, qu'au sein même du tourbillon qui vient de m'entraîner loin de vous, mon cœur n'ait toujours conservé les sentimens de tendresse et de vénération que l'on doit à vos vertus. Je vous jure qu'aucun de vos élèves n'a plus fortement que moi l'envie de profiter de vos leçons.

SOCRATE.

Permettez... (*Il tourne d'un grand sang froid autour d'Alcibiade.*) Vraiment vous voilà mis d'un goût inimitable ? Je vois que c'est avec raison que les femmes vous en ont nommé l'oracle.... Vous êtes un citoyen unique; vous marquerez, je vous le prédis, dans les annales luxueuses de notre république. (*Il touche le vêtement d'Alcibiade.*) Je ne vous demande pas combien cette riche écharpe vous a coûté ; je remarque seulement dans l'admiration qu'elle m'inspire, que le plus fastueux potentat de l'Asie vous l'envieroit.

ALCIBIADE, *un peu confus.*

Je ne crois pas que ce vêtement soit une chose assez remarquable en moi pour qu'il mérite votre attention.

SOCRATE.

Vous dites bien ; vous possédez d'ailleurs tant d'agrément dans tous les genres, que ce vêtement n'ajoute rien à l'estime que vous inspirez généralement. La philosophie, dans sa mauvaise humeur, auroit tort de vous condamner ; ce brutal de Diogène en seroit seul capable ; mais Démocrite vous vengeroit bien par le rire que vous exciteriez en lui.

ALCIBIADE, *un peu déconcerté.*

Continuez l'ironie, Socrate, et traitez-moi sans pitié.

SOCRATE.

Sans pitié ?... Oh! ce n'est point là mon but, et je crois que vous avez dû le voir. C'est avec le plus vif intérêt que j'entre dans les détails du mérite qui vous distingue : l'amour du luxe, par exemple. Jamais je n'oublierai ces vers de je ne sais plus quel poëte. (*Il récite les vers suivans avec une emphase ironique.*)

Aux yeux des Citoyens pauvres, mais vertueux,
Entouré d'un cortége élégant et nombreux,
Et mollement traîné dans un char magnifique,
Qu'il est doux d'étaler un luxe asiatique!
Qu'il est doux de pouvoir honorer en passant
D'un regard protecteur le modeste savant!

C'est par vous, mon cher élève, je ne cesserai de le dire, malgré les cris de la jalousie; c'est par vous qu'Athènes jouit enfin de mille plaisirs que nos grossiers aïeux ne soupçonnoient même pas... Par vous, on y savoure les délices d'un repas composé par une main savante; c'est vous qui avez inventé l'usage de ces doux parfums, qui, dans ces brillans salons, charment notre odorat. Les jeux, les chants, les danses, tous les arts si nécessaires dans une république, vous doivent parmi nous leur rang, leur prix, leur succès et leur asile : votre génie a fait prendre à ces lieux un nouveau coloris... C'est un fait convenu... Après cela, ne dois-je pas mêler ma voix à la voix publique, pour vous féliciter sur votre retour qui me procure le plaisir inattendu de vous revoir dans mon humble retraite ?

ALCIBIADE.

A ces traits, je reconnois Socrate et le fini de ses malicieuses remontrances. Selon vous donc, je suis le corrupteur d'Athènes, un homme livré à la mollesse la plus voluptueuse; et cependant, il est de fait, cher Socrate, qu'on m'a vu dans Sparte d'une austérité de mœurs plus rigoureure que celle d'un Laconien.

SOCRATE.

Voilà, pour le coup, ce dont on ne devroit pas se douter : car, au fond, le moyen de croire un certain public qui, toujours aveugle dans sa prodigieuse étourderie, se plaît à faire courir certains bruits très-accrédités ?

ALCIBIADE.

Je devine : ce public aura sans doute propagé cette folle histoire... qu'à Sparte la femme du monarque Agis, beaucoup plus sensible que je ne la voulois...

SOCRATE.

Justement; mais comme je viens de vous le dire, ce public, malgré ses yeux d'Argus...

ALCIBIADE, *vivement.*

Est un calomniateur.

SOCRATE.

Voilà le mot. La vérité se montre à si peu de personnes, que lorsque tout le monde se réunit à soutenir qu'une chose est vraie, c'est qu'elle est évidemment fausse.

ALCIBIADE.

Et ce qui démontre que les discours du public sont hasardés, c'est, je le répète, cette sévérité de mœurs aussi volontaire que constante que l'on m'a vu

pratiquer chez les Spartiates. Il est prouvé qu'assis à leurs longues tables de pierre, je m'y régalois de la sauce noire et du pain bis des soldats, comme si j'eusse assisté au repas du plus gourmand satrape..... Je voudrois bien savoir ce qu'on peut répondre à cela ?

SOCRATE, *froidement.*

Rien, j'en conviens..... L'on débite seulement que sur l'article des mœurs, vous êtes un Prothée inimitable.... Quel homme, dit-on ensuite, fut jamais assez dupe pour feindre, sans avoir un intérêt secret, des vertus qu'il n'a pas ?.... Enfin, de nos jours, voyez jusqu'où le public pousse la médisance ! il prétend qu'en vrai caméléon, auquel il vous compare, vous prîtes, avec une facilité inconcevable, le ton léger, les airs élégans, les goûts frivoles, les mœurs efféminées de l'Ionie. On vante même l'art avec lequel vous excelliez dans les danses rien moins que décentes de ces peuples très-peu licencieux.

ALCIBIADE, *avec une fatuité modeste.*

Oh ! mais.... je conviens qu'à cet égard..... on a souvent applaudi les talens que le ciel m'a départis et que je déployois..... quand les... circonstances exigeoient que je m'y prêtasse.

SOCRATE.

Fort bien..... Un bon danseur vaut toujours son prix, et même en tout lieu... Quand vous prîtes l'emploi de notre envoyé à la cour du roi de Perse, le public (toujours en vous calomniant) vous reproche d'avoir méprisé la digne simplicité d'un républicain, pour y étaler tout le faste, toute la magnificence des favoris les plus opulens de ce riche souverain.

ALCIBIADE, *vivement.*

Oh ! sur cet article, Socrate, je crois pouvoir échapper aux traits que votre censure adroite lance contre moi ; assurément vous n'ignorez pas que le ministre d'une grande puissance ne peut jamais être trop magnifique. Plus l'appareil qu'il déploie est somptueux, plus il honore l'État qui l'a choisi pour être son représentant. C'est un astre secondaire qui reçoit nécessairement son éclat de l'astre qui lui est supérieur.

SOCRATE, *en souriant.*

Mon cher Alcibiade, vous ne me répondez qu'en style poétique et avec votre brillante imagination... Mais si, (je ne fais que supposer) si enfin l'auguste envoyé de la République avoit eu la fantaisie de se donner un coursier ou un singe, ou tel autre animal curieux, et que la somme se fût trouvée si extravagante que le public.....

ALCIBIADE, *vivement.*

J'entends... Vous voulez parler de ce petit épagneul qui... je l'avoue... me coûta ... cent mines... J'aurois pu, par exemple, m'en dispenser... je l'avoue.

SOCRATE, *souriant.*

Pourquoi ? ce trait n'étoit-il pas grand, mémorable, ne fit-il pas un honneur infini à l'Etat dont vous étiez l'astre secondaire ?

ALCIBIADE, *avec un ton d'embarras.*

Je nierois vainement la misérable et inconnue vanité qui me fit faire presque à mon insçu... J'en ai cependant tiré parti.

SOCRATE.

Mon aimable ami, rien de trop, c'est l'éloge accompli

d'un jeune homme ; mais l'aveu qu'on fait de ses fautes annonce qu'on a le dessein de les réparer. Dites-moi..... maintenant quel est le vrai motif qui vous amène chez moi ? Venez-vous y chercher le moyen d'accomplir la loi que le sénat a promulguée pendant votre absence ?

ALCIBIADE, *gaiement.*

Mon cher Socrate, vous l'avez deviné.

SOCRATE.

Je loue beaucoup ce dévouement patriotique, car c'en est un pour vous, pour un homme qui, très-jeune encore, pourroit savourer long-temps les douceurs du célibat.

ALCIBIADE, *avec gaieté.*

Sans doute, heureux célibataire, je pourrois vivre au milieu de l'armée nombreuse des maris, sans trop engager ma liberté. Il n'est question que de doter un citoyen pour me remplacer; et ma fortune me permettroit d'en doter cent.... Mais... ce qui m'arrive rarement, j'ai réfléchi... oui, réfléchi... Je veux me marier : j'aime la charmante Myrthoé, je viens pour l'épouser.

SOCRATE.

Vous venez, vous venez?.. Il faut avouer que vous avez des résolutions tout à la fois tardives et bien lestes.

ALCIBIADE, *toujours gaiement.*

Pourquoi donc? N'ai-je pas refusé pour votre sage pupille une foule de partis à Sparte, en Perse, dans Argos? Toute la Grèce sait cela; je suis le seul qui n'en parle jamais. Mais, toutes réflexions faites, j'ai vu qu'elle devoit être à moi, et que..... moi seul aussi lui convenois.

SOCRATE.

Convenois ! j'étois presque sûr de l'expression.

ALCIBIADE.

Manqueroit-elle de justesse ? Vous savez que dès ses plus jeunes années, cette charmante enfant me fut destinée pour épouse, tant par ses parens que par les miens.

SOCRATE.

Et sans doute que depuis ce projet de convenance, vous n'avez rien négligé pour cultiver les sentimens de cette vertueuse fille ? Quand un amateur de la belle nature veut posséder un jour une fleur rare et exclusivement, que de soins, que d'attentions vigilantes !

ALCIBIADE, *vivement.*

A cet égard, j'avoue que j'ai quelques torts ; mais avec quelle ardeur je vais les réparer !... Non, plus de dissipations, plus d'écarts, plus de folies ; il est temps que le disciple de Socrate montre à tous qu'il est digne de l'être.... Jusqu'ici on n'a compté dans la Grèce que sept Sages ; qui sait si, un jour, je ne serai pas le huitième ! Cela deviendroit unique, et je me sens enfin cette ambition là.

SOCRATE.

Si c'est avec de pareilles dispositions que vous croyez vraiment parvenir au but, je vous préviens que vous avez encore un assez long chemin à faire.

ALCIBIADE.

Et pourquoi n'arriverois-je point, moi, à la sagesse par un chemin plus court et semé de fleurs ? Les voyages et les louanges m'ont un peu gâté, je l'avoue.... Vous n'avez jamais voyagé, cher maître ?

SOCRATE.

Non; je me suis toujours dit, et j'ai toujours dit aux autres, n'habitez que la ville où vous n'obéirez qu'aux lois. Ces villes-là sont si rares!...

ALCIBIADE.

Impatient, je vole annoncer à Myrthoé qu'enfin je suis décidé à lui sacrifier tout, jusqu'à cette liberté qui fut mon idole. Adieu, Socrate. (*Il s'éloigne.*)

SOCRATE, *l'arrêtant.*

Un moment... Avant de faire aucune démarche, êtes-vous bien sûr que la main de Myrthoé soit libre, et que pendant votre absence son cœur vous ait toujours conservé les mêmes sentimens? Pardon si j'ose mettre en votre présence la chose en question.

ALCIBIADE.

Quoiqu'on n'ait jamais, sur cela, de science absolument bien certaine, je suis parfaitement rassuré, et j'ajouterai encore affirmativement que personne dans Athènes n'aura le droit ou la volonté de s'opposer à mes prétentions.

SOCRATE, *affectant un ton sérieux.*

A cet égard-là vous pourriez bien vous abuser.

ALCIBIADE, *légèrement.*

Quoi, j'aurois un rival et vous me l'annoncez! Voilà, par exemple, de ces événemens auxquels on n'est point du tout préparé.... Et sans indiscrétion, ne pourrois-je pas savoir le nom de ce rival?

SOCRATE, *sérieusement.*

Non..... du moins dans ce moment-ci.

ALCIBIADE, *avec fatuité.*

Et cet homme, dans la lice qui va nécessairement

s'ouvrir, et où la main de la beauté est le prix du vainqueur, sait-il que, pour l'être, il faudra qu'il lutte contre moi ?

SOCRATE, *froidement.*

Il le sait.

ALCIBIADE.

Il le sait ?..... J'admire sa circonspection, et, sous ce rapport, je renonce à combattre un rival aussi redoutable. De grâce, Socrate, dites-moi son nom, pour que dans le moment même j'aille rendre mes très-humbles devoirs à ce héros inconnu, si prompt à la conquête, et le féliciter sur le bonheur que Myrthoé lui destine ; car, il n'en faut pas douter, Myrthoé l'aime.

SOCRATE, *froidement.*

Myrthoé a pour lui... l'attachement le plus sincère.... l'amitié la plus tendre ... et il s'en flatte.

ALCIBIADE, *avec dépit.*

Il s'en flatte ? Nous verrons si, devant moi, il sera assez témérairement hardi... Je me tais.

SOCRATE, *froidement.*

Pourquoi ? achevez.

ALCIBIADE, *très-vivement.*

Il s'en flatte ! il faut que cet homme-là ait un orgueil bien prononcé et voisin du ridicule, pour se flatter de pouvoir jamais..... Lui ! qu'est-il ?

SOCRATE, *froidement.*

Comment ! lui ! vous ne le connoissez pas ?

ALCIBIADE.

Je connois des infimes.... Eh bien ! mon cher maître, apprenez-moi donc le nom de ce rare mortel pour qui

Myrthoé éprouve les sentimens du plus tendre amour..... En vérité, je le cherche dans ma mémoire.

SOCRATE.

Quand vous dites du plus tendre amour ..... je n'ai point avancé cela... mais.....

ALCIBIADE.

Soit. Son nom? En a-t-il un?

SOCRATE.

Vous serez bien étonné quand vous le saurez... Néanmoins, c'est à Myrthoé elle-même qu'il appartient de vous l'apprendre. Voulez-vous que nous allions sur-le-champ l'interroger elle-même?

ALCIBIADE.

Si je le veux!!... Vous conviendrez du moins, j'espère, que cet homme qu'elle a choisi, quand même tous les Dieux seroient pour lui, ne sera jamais son époux.

SOCRATE, *souriant avec finesse.*

J'en pourrois encore être plus persuadé que vous; mais écoutons-la. (*Ils sortent*).

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

XANTIPPE, ALCIBIADE, MYRTHOÉ, LUTÉCIE.

XANTIPPE.

Eh bien, soit! j'épuiserai pour vous en cette occasion tout le fonds de ma patience; je renoncerai même au

dessein de dénoncer à l'aréopage cet être indéfinissable qui, chassé, sans doute, de Mégare, vient, en m'outrageant ici, s'exposer au supplice qu'il semble appeler; mais, songez-y... j'en jure par Minerve; si vous ne vous épousez pas... je me venge des affronts qu'on m'a faits... Encore une fois... songez-y bien; votre sort, celui de Socrate, de la Mégarienne, le mien même, dépendent du parti que vous allez prendre..... Je vous laisse vis-à-vis l'un de l'autre... Expliquez-vous.... réfléchissez mûrement; adieu.

(*Elle sort avec précipitation*).

SCÈNE II.

MYRTHOÉ, ALCIBIADE, LUTÉCIE.

ALCIBIADE.

Il me semble, belle Myrthoé, que dans tout ceci, Xantippe n'a qu'un seul tort, mais tort bien réel, c'est de nous supposer peu d'accord, tandis que, nés l'un pour l'autre, il est certain que, quoique séparés, nous n'avons jamais cessé par nos sentimens mutuels....

MYRTHOÉ, *avec froideur.*

Je ne comprends pas bien, Seigneur....

ALCIBIADE.

Mais vous comprendrez sans peine et d'après la vérité, que depuis long-temps nous sommes unis par la volonté sacrée de nos très-chers parens.

MYRTHOÉ, *avec dignité.*

Unis..... c'est trop dire.

ALCIBIADE.

Ah! point de fâcherie... Destinés l'un à l'autre...

ne perdons point le temps à quereller sur des mots. Mon amour sent avec le plus vif transport que, dans ce jour, nous avons à nous occuper d'un rapprochement de félicité....

MYRTHOÉ.

Seigneur!... l'accord fait entre vos parens et les miens ne fût jamais qu'un de ces projets formés dans la joie des festins, entre amis qui comptent dans leur famille, un nombre égal d'enfans des deux sexes.... De pareils projets, et qui ne durent pas plus que la fête qui les a fait naître, peuvent-ils jamais devenir un engagement sérieux pour les enfans qui n'y assistèrent même pas?

ALCIBIADE, *d'un ton léger.*

Je vous proteste que ce ton grave ne fait que vous embellir encore plus; c'est Vénus qui emprunte le langage de Minerve; votre raison n'est qu'un assemblage de nouvelles grâces. (*Affectant un air de gravité.*) Mais, Madame, observez, je vous prie, que le pacte de nos très-honorés parens ne s'est point fait dans une de ces orgies bruyantes qu'on célèbre aux jours de la gaieté publique. Il a tous les caractères de la sagesse, et, sans doute, il doit avoir toute sa force par le respect profond que tout enfant bien né doit à la mémoire des auteurs de son existence.....

MYRTHOÉ.

J'honore et je respecte, avec toute la Grèce, la mémoire de mon père Aristide; mais ce grand homme, qu'elle a surnommé *le Juste*, ne prétendit jamais nous unir par d'éternels liens, à moins que nous n'eussions un caractère propre à contribuer au bonheur l'un de l'autre.

l'autre, et jamais il n'y auroit songé s'il eut pu croire que la différence de nos goûts ne pouvoit que s'opposer à notre félicité.

ALCIBIADE.

En vérité, Madame, je ne sais trop à quoi attribuer ce sévère discours... Ah! bon! je devine... Oui, je commence à croire que vous avez remarqué dans mon caractère quelques défauts impardonnables, ou bien dans ma figure quelques imperfections qu'une femme délicate pardonne encore moins; et vous voilà, en conséquence, toute décidée à briser les nœuds qu'autorisoit la dernière volonté de vos parens.....

MYRTHOÉ.

C'est moi, Seigneur, qui dois avoir quelques défauts capables de faire succéder l'aversion, ou du moins l'indifférence la plus froide, aux sentimens de la tendresse. La chose devient même évidente, quand cette indifférence se manifeste par des procédés qui, renouvelés chaque jour, méritent un nom que je ne leur donnerai point, parce qu'ils ont enfin cessé de m'intéresser.

ALCIBIADE.

Mes procédés..... je l'avoue, n'ont pas excessivement ressemblés à ceux d'un parfait adorateur; mais, (*avec légèreté*) je vous le jure, j'ai toujours eu pour vous, pour vos vertus, pour vos charmes, pour tout enfin ce qui vous rend vraiment céleste, le goût le plus réel, le penchant le plus décidé; sans cela.... (et je pense, sans vanité, que tout le monde m'en croira) j'eusse pu, soit ici, soit ailleurs, former quelques autres

engagemens ; mais préférant toujours le nœud premier qui me tient enlacé....

MYRTHOÉ, *du ton de reproche.*

Il paroît que ce nœud, s'il existe, vous a fort peu gêné dans les pays que vous venez de parcourir.

ALCIBIADE.

Chère Myrthoé ! croyez que toujours fidèle au culte de la divinité que mon cœur s'est choisi, jamais votre amant n'a cessé de vous offrir, de loin ou de près, son encens ou ses vœux.

MYRTHOÉ, *à part.*

Homme séduisant ! que j'aimerois à te croire. (*Haut.*) Le public ne vous nomme pas, Seigneur, le héros de la constance, encore moins un modèle de conduite prudente.

ALCIBIADE.

Eh ! Madame, vous que vos attraits distinguent autant que vos lumières, devez-vous croire tout ce qui se débite..... Ne sait-on pas que pour peu qu'un certain mérite vous distingue de la foule, soudain la calomnie.....

MYRTHOÉ.

Devient l'ombre qui l'accompagne..... Vous voyez que j'épargne à votre modestie l'embarras de me le dire.... Cependant quand les faits dont on parle sont si répandus...

ALCIBIADE.

J'entends... Eh bien ! Madame, rien n'est plus fabuleux... Sparte, dont vous me parlez, sans doute à cause de quelques bruits ; Sparte m'a vu exercer le stoïcisme le plus rigide, l'austère Zénon m'auroit reconnu pour le plus fidèle de ses disciples ..... En Thrace, le casque

en tête, la lance au poing, le bouclier au bras, la cuirasse sur la poitrine, je passois chaque jour à cheval, et chaque nuit à défier à table les convives. Dans ces contrées, c'est à cela que se borne la gloire, et l'on y regarde comme un héros l'homme qui combat, boit mieux que ses rivaux, ou fatigue un coursier; mais l'on m'accuse d'avoir pris en Ionie les airs, les goûts, les modes de ces peuples efféminés. Je demande, Madame, et c'est à vous que j'en appelle; je demande si la saine politique n'exige pas que nous commençions par suivre les usages de ceux qui nous reçoivent amicalement dans leurs foyers, et cela pour apprendre à les mieux connoître, et pour juger ensuite si on doit s'en faire, oui ou non, des alliés?.... Que pourroit répondre à cela ce Démosthènes, dont l'éloquence répond à tout.

MYRTHOÉ.

Démosthènes vous répondroit, sans doute, qu'un homme qui a, dans une ambassade, l'honneur de représenter sa nation, ne doit point déroger jusqu'à devenir l'imitateur de pures folies, sous prétexte.....

ALCIBIADE, *très-vivement.*

Madame, Démosthènes n'est point ici, et votre rôle n'est pas de le remplacer: charmante Myrtohé, votre place est un peu loin de la tribune.... Je reprends ma justification..... Lorsque, par ordre du sénat, je me rendis en Perse pour y traiter des intérêts de l'Etat, ma dépense y fut somptueuse, mon cortége superbe; l'admiration que j'y excitai me démentiroit, si j'osois nier le fait. Mais remarquez, Madame, ce trait.... unique.... Je n'y fis pas de dettes et je partis en plein jour au son des trompettes de la capitale.... Mes devoirs

m'ont retenu trop long-temps, sans doute, loin de vous; mais le citoyen qui s'est consacré à sa patrie, n'hésite jamais à lui sacrifier ses plaisirs les plus chers. Jugez donc si je n'ai pas été plus à plaindre qu'à blâmer pendant cette longue absence..... J'attends, Madame, d'après cela, votre conclusion.

MYRTHOÉ, *très-sérieusement.*

Ma conclusion, Seigneur, c'est que votre art de persuader devient désormais inutile. Pour vous faire renoncer à vos espérances, je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

ALCIBIADE, *interdit.*

Et ce mot?

MYRTHOÉ, *froidement.*

Le voici : j'ai disposé de moi.

ALCIBIADE.

Vous avez. . . . . Mais ne seroit-ce point ici une de ces inépuisables ressources que votre sexe déploie avec tant de souplesse quand il veut égayer un entretien aussi sérieux que celui, par exemple, où nous venons de tomber..... Je vous ai devinée, je pense.... Allons, convenez, de bonne foi....

MYRTHOÉ.

Que je me suis engagée par un écrit signé de ma main.

ALCIBIADE, *gaiement.*

Eh! sans doute, je le sais. Oui, cet écrit.... C'est précisément ce qu'il contient, qui me prouve votre aimable méchanceté..... C'est à Socrate que cet écrit s'adresse; c'est Socrate que vous y promettez d'épouser. Vous voyez que je suis instruit; parfaitement instruit!

Ah ! jeune et belle Myrthoé, à qui persuaderez-vous que le goût de la philosophie ait pu, à votre âge, vous déterminer à épouser un sage... révéré, sans doute ; mais a-t-on jamais vu unir les roses du printemps aux glaces de l'hiver.... De grâce... Madame, terminons un badinage trop long-temps prolongé ; il cesseroit bientôt d'être innocent.

MYRTHOÉ, *froidement.*

Je finis sur ce qu'il vous plaît d'appeler ainsi, Seigneur ; je me tais et me retire.....

ALCIBIADE, *la retenant.*

Non, Madame, arrêtez..... mon sort.....

MYRTHOÉ, *avec un tendre regret.*

Alcibiade... votre sort et le mien sont séparés et pour toujours... C'est vous qui l'avez voulu.

ALCIBIADE.

Vous n'avez pas besoin, insidieuse Myrthoé, de tant de rigueurs à mon égard, pour forcer mon cœur à vous aimer.

MYRTHOÉ, *avec sensibilité.*

A vous aimer !... vous !... Ah ! si... mais non ; vous êtes incapable de jamais éprouver cet amour tendre et fidèle qui pouvoit seul me résoudre... D'ailleurs, je vous l'ai dit, j'ai disposé de moi.

ALCIBIADE, *dans la plus grande agitation.*

Eh bien ! Madame, je ne dois plus insister sur le refus singulier dont j'éprouve ici la honte... Mais, du moins, j'oserai vous dire que ce refus rendra Xantippe furieuse, que Socrate sera victime de son juste ressentiment, qu'Euclide périra peut-être sous le glaive de la

loi ; que je serai, moi, malheureux, que vous en serez la cause, et que la gloire, enfin, ne me paroîtra plus belle du moment que vous ne serez plus l'objet des travaux que j'ai entrepris pour elle et pour vous.

(*Il sort*).

SCÈNE III.

MYRTHOÉ, *tombée dans la rêverie*, LUTÉCIE.

LUTÉCIE, *après un moment de silence.*

Et vous le laissez aller ?

MYRTHOÉ, *à part.*

Hélas !

LUTÉCIE, *après un autre moment de silence.*

Vous soupirez, Madame... belle ressource.

MYRTHOÉ.

Moi ! et pourquoi voudrois-tu ?

LUTÉCIE.

Pourquoi ? oh ! je vais vous le dire ; et dussiez-vous vous courroucer contre moi, je lis dans votre cœur beaucoup mieux que vous n'y lisez vous-même... Vous allez me contredire ; mais.....

MYRTHOÉ.

Tu es folle, Lutécie.

LUTÉCIE.

Soit ; il n'en est pas moins vrai, avouez-le, oui ou non, que vous aimez Alcibiade.

MYRTHOÉ.

Supposons que ton observation fût juste, que s'ensuivroit-il ?

LUTÉCIE, *vivement.*

Qu'en tout pays, quand on aime quelqu'un, c'est très-mal fait d'en épouser un autre.

MYRTHOÉ.

Ce que tu dis là est vrai ; mais tu ne connois pas la situation particulière où je me trouve, ni le motif qui me détermine à n'en point changer. Ecoute-moi, Lutécie, tu me jugeras après.... Sans goût pour l'hymen, dont il faut cependant bien que je subisse le joug, puisqu'un édit m'y condamne ; je veux qu'en le portant je sois exempte de tout ce qu'il exige des femmes qui s'y soumettent volontairement. Instruite, dès mes premières années, par les leçons sublimes d'un tuteur qui jouit de l'estime publique, je veux, à l'abri de son nom, pouvoir jouir de toute ma liberté et passer près de lui des jours paisibles que l'orage des passions ne troublera jamais. Si le bonheur doit exister pour moi sur la terre, je ne le conçois que dans le parti que je prends ; une vie douce, égale ..... des occupations innocentes, des talens à cultiver, des services à rendre..... Sans inquiétudes, sans désirs, sans remords, crois-moi, Lutécie, avec Socrate, le bonheur de chaque jour ne sera plus pour moi que le doux présage de la paix du lendemain ; et c'est ainsi qu'on nous peint le tranquille Elysée.... Je veux, au moins, dans ma solitude, jouir de son image ..... et je renonce à Alcibiade.

LUTÉCIE.

Voilà bien, ma chère maîtresse, le roman de votre imagination ; mais revenons à l'histoire plus véritable de votre cœur : moi, j'en crois toujours ce que j'y ai lu.

MYRTHOÉ.

Quand tu as vu Alcibiade à mes genoux, quel motif pourroit me porter à le repousser, si, comme je viens de te le dire, le désir d'une parfaite tranquillité?...

LUTÉCIE.

Quel motif? Le dépit qu'éprouvent au fond du cœur les personnes de notre sexe quand on humilie leur fierté, en outrageant leur tendresse. Oui, un dépit, je m'y connois; un dépit bien conditionné.....

MYRTHOÉ, *d'un ton sérieux.*

Ta supposition pourroit m'en faire naître une contre toi; car, si Lutécie avoit autant de prudence dans le caractère que de vivacité dans la parole, elle ne s'opiniâtreroit pas à vouloir arracher un secret qu'on lui cache.

LUTÉCIE, *malignement.*

Voici donc que vous vous trahissez vous-même, en avouant qu'il en existe un et qu'on veut vous l'arracher. Mais voilà qui est fini : que ce jeune Alcibiade, l'élève chéri de l'amour et de la gloire, de la fortune et des grâces, porte ailleurs l'hommage d'un cœur que vous dédaignez et que d'autres recevront avec transport; désormais, par déférence, je ne vous en parlerai plus.

MYRTHOÉ, *avec un peu d'humeur.*

Ce n'est pas là ce que j'exige de vous.

LUTÉCIE.

Non, Madame, non, je ne vous en parlerai plus; je ne veux pas que vous ayez deux fois dans le jour à me reprocher une imprudence.

MYRTHOÉ.

Je vous avertis, Lutécie, que vous en prenez le chemin.

LUTÉCIE, *gaiement.*

Allons, Madame, je vais retourner sur mes pas; mais je vous donnerai auparavant une preuve, sans réplique, que votre hymen avec Socrate.....

MYRTHOÉ, *l'interrompant vivement.*

Reconnois donc que c'est justement ainsi que je me sauve de moi-même; je te l'ai déjà dit..... Un amour de vénération, une sainte tendresse me décide à passer ma vie dans la société presque divine du plus parfait des mortels.... Si, comme moi, tu connoissois Socrate!... la réunion de toutes les vertus forme son caractère; quelle paix dans son cœur! avec quel charme il la répand sur tout ce qui l'environne! Il est sous l'œil de la Divinité, comme un enfant qui sourit sous les regards de sa mère.... et moi, je vivrai sous les siens.... Tu vois donc bien que ce n'est point le dépit qui m'égare, mais la raison la plus réfléchie qui me conduit.

LUTÉCIE.

De sorte que votre futur hyménée n'aura rien de terrestre; il tiendra de l'union des intelligences célestes; voilà, certes, du merveilleux; il faut toujours s'y attendre avec vous; mais j'entends Xantippe.

SCÈNE IV.

XANTIPPE, MYRTHOÉ, LUTÉCIE.

XANTIPPE, *dans une violente agitation.*

Ouf!... je respire à peine... Ouf!... ils me feront

mourir !... mais je m'en garderai bien : les misérables s'en... réjouiroient... tous ; tous dans cette maison maudite conspirent contre moi ; mais je les brave ; oui, tous tant que vous êtes, vous tomberez sous les coups de ma colère... Cette juste colère qui m'embrase, eh bien ! je la retiens depuis près d'une heure entière. Je me fais aussi bonne que la brebis des champs, et ces loups veulent me dévorer..... Non, j'en jure par ma digne patronne, par Junon, mon céleste modèle, non ; ils ne réussiront point dans leur infernal complot... (*A Myrthoé*). Et vous, la belle à l'œil hypocrite, ce n'est point assez de vous avoir dit, avec une douceur d'âme incroyable, que je ne permettrai jamais que vous épousiez mon mari ; j'apprends que tous deux vous vous opiniâtrez dans ce fol entêtement.... Imprudens que vous êtes, ôtez de vos têtes ce projet qui m'outrage, ou soyez sûrs que dès la première nuit..... Vous verrez quel vacarme effroyable, mes dignes voisins et moi, nous ferons. Je ne réponds plus de rien. Tous les meubles arrachés, déchirés, brisés.... Je vous le déclare, non, je ne reconnois point l'abominable loi dont vous vous autorisez ; tous vos sénateurs sont.... (*Elle se promène à grands pas.*)

LUTÉCIE, *à part.*

Oh ! si j'osois lui répondre ; mais elle m'écraseroit, au moins de sa voix.

MYRTHOÉ, *à Xantippe, d'un ton doux.*

Je vous prie, Madame, de vouloir bien.

XANTIPPE, *en marchant.*

Non.

MYRTHOÉ, *toujours du même ton.*

Croyez qu'en vous expliquant mes pures intentions....

XANTIPPE, *marchant.*

Point, point d'explications ; je me moque des belles paroles, et je veux être la seule femme de mon mari.

MYRTHOÉ.

Souffrez.....

XANTIPPE, *marchant toujours.*

Rien. (*S'arrêtant.*) N'allez-vous pas encore vouloir justifier de méchantes actions par des mauvaises raisons?.... Celles de vos législateurs ne me forceront pas à consentir à une indignité jusqu'à présent inouie.

LUTÉCIE, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*Haut et vite.*) Tout ceci, Madame, tient à un très-important mystère ; on veut vous l'éclaircir, et toujours sourde..... Mais cela est-il donc impossible? écoutez.

XANTIPPE, *se retournant brusquement vers Lutécie.*

Taisez-vous, étrangère..... A vos yeux effrontés je devine que lorsqu'une loi donne deux femmes à un seul homme, vous voudriez bien qu'une autre donnât deux hommes à une seule femme.... Admirez pour votre compte ces belles et neuves lois.

LUTÉCIE, *à part.*

Si le proverbe n'a pas tort, n'approchez pas trop du buisson, si vous avez peur qu'il ne vous pique.

MYRTHOÉ, *à Xantippe.*

Encore une fois, Madame, dans mon humble état, je n'ai qu'un seul mot à vous dire.....

XANTIPPE.

Et je n'ai aussi dans toute cette affaire qu'un mot à dire, moi; c'est que je ne le veux point, et ce mot doit vous suffire; d'ailleurs, soit dit sans compliment, vous êtes la belle aux yeux doux et baissés, au teint rosé, à la taille mignonne, celle que je choisirois le moins pour m'assister auprès de mon époux.

MYRTHOÉ.

Madame, en vérité.....

XANTIPPE.

J'ai mon coup d'œil, et je ne le troquerai pas pour.... Oui, la Mégarienne me déplairoit mille fois moins que vous. Cette femme n'a rien qui puisse me faire perdre l'espérance, et un jour mon mari désabusé, pourroit reconnoître son tort et le réparer en revenant à moi; mais, s'il vous épousoit! oh! le traître a les yeux encore trop bons, pour qu'on puisse espérer qu'il se corrige de sitôt.

MYRTHOÉ.

Vous avez dû voir par mon écrit, que l'engagement que je contracte avec Socrate étoit.....

XANTIPPE.

Un écrit n'est rien..... bien fou qui s'y fie; et surtout un écrit par lequel une jeune femme s'engage de toujours résister à des choses qui sont permises, tandis qu'on a tant de peine à résister à celles qui sont défendues.

MYRTHOÉ.

Croyez cependant que jamais, ni Socrate, ni moi....

XANTIPPE.

Je n'ai nulle foi à ces sortes de conventions qui deviennent évidemment impossibles à remplir.

MYRTHOÉ.

D'ailleurs, votre mari.....

XANTIPPE.

Ne sera jamais le vôtre.

MYRTHOÉ.

Il est dans le principe de ses vertus.....

XANTIPPE.

Il ne vaut pas mieux qu'un autre; et puis, le plus homme de bien en certains cas; je m'entends, finissons; pour toute et dernière réponse, je veux que, par un serment, votre bouche prononce ici, devant moi, l'obligation de renoncer pour jamais au projet de vous unir à Socrate par les nœuds du mariage, fût-il le plus légitime, ou je cours de ce pas dans son cabinet.

MYRTHOÉ.

Quoi, Madame?

XANTIPPE.

Saisir ses papiers.

MYRTHOÉ.

Que dites-vous là?

XANTIPPE.

Brûler son immortalité.

MYRTHOÉ, *d'un air riant.*

Arrêtez.... Vous serez satisfaite; car, jamais, malgré l'édit, ou la volonté des lois, je ne m'étois proposée de contracter un pareil engagement sans votre très-exprès consentement. Socrate.....

XANTIPPE, *vivement.*

Enragera ! Tant mieux ! c'est ce que je desire ! N'est-il pas juste qu'il soit puni de la sottise qu'à son âge il alloit faire ? Que les Dieux soient loués, il ne sera donc plus question ici de cette extravagante union, vous me le promettez ?

MYRTHOÉ, *gravement.*

Je vous le promets, Madame.

XANTIPPE, *avec joie.*

O ma chère Myrthoé ! ô mon aimable fille ! venez que je vous embrasse. (*Prête à embrasser Myrthoé, elle s'arrête, et dit :*) Au moins, c'est bien sérieusement ; je puis y compter, plus de mariage d'édit, et au feu l'écrit par-dessus le marché.

MYRTHOÉ.

Je prends le Ciel à témoin de la sincérité de ma promesse.

XANTIPPE, *embrassant Myrthoé avec transport à plusieurs reprises.*

La charmante enfant ! Oui, j'ai pleine confiance en vous ; elle est telle, que je ne doute plus que pour me prouver que le sot amour de mon mari sera entièrement confondu, vous n'acceptiez aujourd'hui même la main d'un homme qui vous adore, et à qui la vôtre appartient de bon droit..... d'Alcibiade.

MYRTHOÉ, *d'un ton froid.*

Ceci, Madame, ne regarde que moi.

XANTIPPE, *avec une vive émotion.*

Comment ! vous refuseriez de prendre le seul parti qui puisse garantir votre promesse et rétablir la concorde ?

MYRTHOÉ, *avec dignité.*

Je ne refuse ni accepte. Je suis absolument libre dans mon choix, et ne prétends cesser jamais de l'être.

XANTIPPE, *avec emportement.*

Oh! je vous comprends bien à cette heure; je vous reconnois à votre candeur parfaite, à votre bonne foi sans détour. Eh bien! à qui mieux, mieux. Ah! traîtres, vous voulez la guerre, vous l'aurez..... Vous me jouez tous, mais je ne serai la dupe d'aucun de vous..... Cette infâme Mégarienne est encore ici; qu'elle tremble! Tremblez aussi, vous autres, car de ce pas je vais dénoncer cette ennemie de ma patrie. L'aréopage vous jugera et me vengera, et moi je ferai pleuvoir sur vos perfidies, tous les maux que ma vengeance tient en réserve. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MYRTHOÉ, LUTÉCIE.

LUTÉCIE, *d'un air sérieux.*

Si mon respect pour vous me le permettoit, Madame, je vous dirois que je ne conçois pas en ce moment une conduite..... Car, qui vous porte à refuser la main d'un homme comme Alcibiade, quand tout vous en fait une loi, et que votre cœur même?....

MYRTHOÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû, Lutécie. Si je pouvois me résoudre à exaucer les vœux de votre Alcibiade.....

LUTÉCIE, *vivement.*

Ce n'est pas le mien, Madame..... Ah! s'il l'étoit.....

MYRTHOÉ, *un peu sévèrement.*

Et pourquoi, d'aujourd'hui seulement, Lutécie se permet-elle de m'interrompre ?... Si je pouvois me résoudre, disois-je, à exaucer les vœux d'Alcibiade, je ne voudrois pas, par délicatesse pour lui, qu'il crût en avoir l'obligation à la haute colère de Xantippe. Quel prix pourroit-il attacher à un sacrifice, qui, de ma part, ne seroit pas volontaire ?

LUTÉCIE.

Eh ! qui empêcheroit qu'il ne le devînt? Qui empêche que le jour de vos noces ne soit le plus beau de vos jours ? Votre union avec Socrate n'étoit qu'une ombre de mariage. Xantippe vient de le faire évanouir, et vous refusez d'en contracter un autre avec Alcibiade, qui peut lui donner la sanction que toute épouse a droit d'exiger dans ce genre d'engagement ! Dites-moi donc enfin, Madame, quel parti vous allez prendre pour obéir à l'édit irrévocable, et qui ne vous laisse plus que quelques heures de cette fatale journée pour vous décider ?... Mais, quel bruit!..... Xantippe plus furieuse que jamais... Entendez-vous l'ouragan qui s'approche ? Quel éclat ! Il est plus terrible que jamais je ne l'ai ouï..... Sauve qui peut.

SCÈNE VI.

SOCRATE, MYRTHOÉ, LUTÉCIE.

SOCRATE, *enveloppé dans son manteau, à Myrthoé.*

Prêtez-moi, s'il vous plaît, la clef de votre appartement.

MYRTHOÉ

MYRTHOÉ.

La voici.

LUTÉCIE, *examinant le manteau de Socrate.*

Ah ! Dieux ! comme vous êtes arrangé !

SOCRATE, *d'un ton calme.*

Je trouverai là un asile contre ma femme, jusqu'à ce qu'elle soit en meilleure santé. La colère est une maladie, et l'on ne doit que plaindre ceux qui souffrent, quand on n'a pas le pouvoir de les guérir.

LUTÉCIE, *à Socrate.*

Certes, vous voilà bien équipé ? Qu'est-ce donc que ceci ? vous inondez le parquet.

SOCRATE.

C'est de l'eau. (*En souriant.*) Ne savez-vous pas qu'il faut qu'il pleuve après un grand tonnerre ?

MYRTHOÉ.

Quelle sérénité d'âme !

SOCRATE.

Adieu, ma chère enfant. Xantippe vient de s'abandonner à une assez méchante action, mais je la lui pardonne ; cependant je dois lui ôter l'occasion prochaine d'en commettre une seconde, car autrement ce seroit moi qui serois le plus coupable ; d'ailleurs, je suis sûr que son repentir me vengera ; qui reconnoît ses torts, dans le dessein de les réparer, redevient alors l'égal de celui qui n'en a point commis. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MYRTHOÉ, LUTÉCIE.

MYRTHOÉ.

Ne faut-il pas avoir les yeux d'un philosophe comme Socrate pour voir ainsi les choses?

LUTÉCIE.

Eh bien! Madame, cette pluie comme il l'appelle dans sa patience inaltérable, qu'en pensez-vous? ne craignez-vous pas que la suite?...

MYRTHOÉ.

Je ne sais jusqu'où Xantippe pourroit faire monter ses emportemens; mais tu conviendras qu'elle n'a point le droit de me forcer à épouser Alcibiade, lorsque je me sens je ne sais quelle répugnance à le prendre pour époux... Je crains...

LUTÉCIE.

Répugnance! bon là encore une fois, ma chère maîtresse; ou votre esprit vous trompe, ou votre cœur vous ment. Songez aussi que vous n'avez plus le choix d'un autre parti; l'inexorable édit vous commande et sans délai.....

MYRTHOÉ.

Je connois un autre pouvoir non moins fort.

LUTÉCIE, *l'interrompant.*

Qui éteindra la colère et surtout la vengeance de Xantippe?

MYRTHOÉ.

A coup sûr; je vais de ce pas prendre tous les

moyens, et pour le plus prompt succès... Dans les circonstances qui me pressent si impérieusement, j'ai besoin de ton nom et de celui de ta famille.

LUTÉCIE.

Quel rapport mon nom et celui de mes parens peuvent-ils avoir avec la situation où vous vous trouvez? Je ne... comprends pas.

MYRTHOÉ.

Respecte mon secret; obéis, et tu seras instruite sur tout. (*Elles sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MYRTHOÉ, LUTÉCIE.

LUTÉCIE.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que ce monsieur le Tabellion a le ton bien doucereux? et toutes ses révérences? Il n'est cependant pas des gens de son métier celui qui m'inspireroit le plus de confiance. J'ai remarqué que, loin de se conformer à vos intentions expresses, il cherchoit à vous faire adopter les siennes, et cela avec un patelinage si insinuant, qu'il me fait craindre que son acte excellent pour lui ne vaille pas grand'chose pour vous.

MYRTHOÉ.

Je pense n'avoir rien à craindre de cet homme de loi dont j'ai observé comme toi les petits détours; mais ceci est un peu du métier. Il ne s'agit d'ailleurs entre lui

et moi, que d'une somme qui m'appartient, qu'il reconnoît avoir chez lui, et dont, tout simplement, je veux faire une dot à la personne que je lui ai nommée. Je ne crains donc pas qu'il puisse exercer là-dessus ce qu'on appelle l'art de la profession ; mais changeons de propos.

LUTÉCIE.

Il me semble, ma chère maîtresse, que depuis votre retour de chez le Tabellion, vous êtes infiniment plus gaie ; l'éclat de vos couleurs, le brillant de vos yeux... jusqu'à ce sourire qui vous échappe et vous rend encore plus jolie ; tout annonce en vous une espèce de révolution.

MYRTHOÉ.

Oui, j'ai l'esprit en repos ; je jouis même d'un contentement intérieur que depuis quelque temps je n'avois point éprouvé.

LUTÉCIE.

Permettez donc que, me conformant à votre gaieté, je donne à mon babil tout l'essor...

MYRTHOÉ, *souriant.*

Tant que tu voudras, mon enfant; sois gaie en plein loisir, en toute liberté.

LUTÉCIE, *à part.*

Je ne la comprends pas ; cette donation l'a donc bien soulagée !

MYRTHOÉ.

Mais je te devine; tu vas malignement renouer sur cet éternel Alcibiade l'entretien que tantôt...

LUTÉCIE.

Tout juste ; mais je certifie que c'est votre cœur qui

vous a donné le mot de l'énigme. Je vous disois donc qu'Alcibiade est de tous les hommes le seul que vous deviez prendre pour époux.

MYRTHOÉ, *gaiement.*

Et si je n'en prends plus aucun ?

LUTÉCIE.

Aucun ?... c'est impossible, Madame.

MYRTHOÉ.

Très-possible, mon enfant ; car si je me trouve quitte envers la patrie, je n'ai plus dès lors à redouter la rigueur de la loi.

LUTÉCIE.

Comment ?

MYRTHOÉ.

Au lieu de me marier, je dote une personne qui se mariera à ma place ; par cet adroit moyen, l'édit ne me concerne plus ; de là mon entière liberté, gage de ma gaieté tardive... Je suis comme le timide oiseau qui bat des ailes de joie, en regardant le piége où il avoit manqué d'être pris. Maintenant sur l'époux que j'ai refusé tu peux... librement tout dire, et je peux librement tout entendre ; tu vas, je le prévois, me répéter avec tout le monde que, de tous les partis, mon hymen avec Alcibiade étoit celui qui me convenoit le mieux. Tu ajouteras que ma main, depuis notre enfance, lui fut promise.

LUTÉCIE.

Si vous voulez être heureuse sur la terre, car on ne l'est que d'une manière, croyez...

MYRTHOÉ.

Attends... je n'ai pas achevé : les parens de cet

homme unique, selon toi, jouissoient, de père en fils, d'une fortune considérable... Les miens, de père en fils, n'avoient rien ; les siens ne demandoient qu'une fille digne, par les vertus de ses aïeux, d'entrer dans leur famille; ils crurent l'avoir trouvée en moi; mes parens se hâtèrent d'accepter une alliance qui procuroit à leur enfant les avantages les plus solides : les uns et les autres moururent ; quelques années s'écoulèrent ; et enfin, Alcibiade, déjà livré aux défauts brillans, mais dangereux, d'une jeunesse ardente, vint, me vit, m'aima, me le dit, et partit pour les contrées étrangères. Son adieu fut celui d'un jeune homme qui brûle de marier sur son front les lauriers de Mars aux myrthes des amours. Il étoit jeune, je l'excusai; j'avoue même que, pendant le cours de la guerre, les dangers qu'il couroit m'inspirèrent souvent le plus tendre intérêt. Il revint enfin, après deux ans d'absence; et depuis dix jours qu'il est arrivé, a-t-il daigné m'honorer de plus d'une visite ? lui, dont le premier désir devoit être d'effacer les torts ou les égaremens dont il s'est rendu coupable. Dis-moi: l'homme qui s'offre pour mon époux devoit-il se conduire ainsi ? Ah! s'il m'outrage avant que d'être à moi, que ne feroit-il pas, s'il?...

LUTÉCIE.

Tenez, Madame, grondez-moi, je ne pourrai garder le silence ; il faudra que je vous dise encore et toujours que vous serez à lui ; et pourquoi cela? parce qu'il n'y a vraiment qu'un Alcibiade au monde.

MYRTHOÉ.

On se fait un plaisir malin de me raconter ses étourderies, ses imprudences ; tantôt dans une de ces orgies nocturnes il brisa les Hermès.

LUTÉCIE, *riant.*

Pauvres Dieux de figuier! bien innocens à tous égards... Mais vous ne prendrez pas, j'espère, la défense de ces dieux mutilés avec lesquels vous pouvez chaque jour allumer votre foyer.

MYRTHOÉ.

Socrate n'en rira point... mais ses galanteries...

LUTÉCIE.

Ah! voilà le grand crime, selon moi; cependant il va l'expier en n'aimant plus que vous.

MYRTHOÉ.

Non, j'ai pris mon parti. Après avoir pleinement satisfait chez le tabellion à l'inexorable édit... On frappe, je crois.

SCÈNE II.

MYRTHOÉ, LUTÉCIE, LE TABELLION.

LUTÉCIE, *ouvrant une des portes de l'appartement.*

C'est le Tabellion, Madame, avec toute sa cérémonieuse gravité.

MYRTHOÉ.

Qu'il entre.

LE TABELLION, *à Myrthoé, d'un ton doucereux, après plusieurs révérences.*

Vous allez être convaincue, Madame, que je puis, sans trop d'orgueil, m'allouer le titre d'honnête homme. J'aurois pu, comme c'est l'usage chez mes très-honorés confrères, traîner votre affaire en longueur justifiable; mais comme vous désiriez que je me diligen-

tasse, j'ai fait en sorte, à force de travail, de rendre votre acte parfait au possible, et je vous l'apporte au nom et comme la loi l'a voulu. Tenez, voyez, lisez et prononcez. (*Pendant que Myrthoé lit l'acte, il ajoute :*) Vos intérêts y sont bien vus... encore mieux soutenus, clairement stipulés... Je mets cet acte au nombre des chefs-d'œuvres qui sont sortis de mon étude, confectionnés par moi-même. (*Il se fait un moment de silence pendant que Myrthoé lit.*)

MYRTHOÉ, *après avoir lu.*

Je vous avoue, Monsieur, que je n'entends rien à tous ces calculs. Pour abréger, montrez-m'en, de grâce, le résultat.

LE TABELLION, *s'inclinant.*

Le résultat? soit fait ainsi qu'il est requis. C'est donc la somme de la dot que vous me demandez? Tournez, je vous prie, le feuillet... tournez encore... bon, la voici. Daignez lire à ces mots. (*Il indique les mots avec les doigts.*)

MYRTHOÉ.

Laquelle dite comparante en personne a donné...

LE TABELLION.

Vous y voilà.

MYRTHOÉ, *lisant.*

La somme...

LE TABELLION.

Fort bien.

MYRTHOÉ, *continuant.*

D'un talent attique, deux cents drachmes...

LE TABELLION.

A merveille.

MYRTHOÉ, *cessant de lire.*

Mais, Monsieur, la somme que j'ai mise en dépôt chez vous, j'ai voulu et je veux, par cet écrit, la donner toute entière pour dot à la personne que j'ai choisie, et sans en rien retrancher...

LE TABELLION.

Madame, c'est bien aussi comme cela que je l'entends ; mais je supplie très-humblement Madame d'observer qu'elle n'a chez moi précisément que cette somme-là.

MYRTHOÉ, *avec émotion.*

Monsieur, Monsieur ! il y aura sûrement ici quelqu'erreur de calcul... il y a au moins distraction.

LE TABELLION.

Madame, j'aurai l'honneur de vous faire observer que dans notre profession, l'erreur ne peut jamais se supposer. J'ajouterai, avec votre permission, que toutes mes opérations sont toujours bien et dûment vérifiées et jusqu'au moindre ïota. (*Elevant un peu la voix.*) Apprenez aussi, Madame, que je jouis dans tout mon quartier, et de temps immémorial, d'une réputation intacte, et que je me garantis de toute distraction.

MYRTHOÉ.

Eh ! je conviens de tout cela; mais convenez aussi que vous êtes dépositaire d'une somme de quatre talens remis entre vos mains par mon oncle qui me les a légués.

LE TABELLION.

Aussi suis-je trop scrupuleux pour nier jamais la somme que j'ai reçue. C'est avec toute la candeur de mon âme que je reconnois devant vous, Madame,

(*montrant Lutécie*,) et devant la personne ici présente, la somme de trois, je veux dire de quatre talens; mais observez, 1°. qu'avant tout, pour la pleine exécution du legs de votre respectable parent, il a fallu que vous fissiez tous les frais nécessaires; or, vous n'aviez rien; par zèle pour vous, moi, je les ai faits; je les retiens donc ici, c'est la loi.

MYRTHOÉ.

Hé quoi! la simple garde d'un dépôt confié par un homme que vous appeliez votre ami?...

LE TABELLION, *l'interrompant.*

Doucement, ma très-honorée dame... observez, 2°. que depuis long-temps je conserve vos espèces exactement renfermées... Or, sachez que pour être *gardes-notes*, nous ne sommes pas pour cela *gardes-deniers*; c'est bien assez de garder les nôtres... mais les vôtres... Eh! Madame, je me ferois honnir de tous mes confrères, si je les avois gardés sans toutes les précautions requises; et d'ailleurs, n'ai-je pas couru le risque, pour cette somme qui étoit à vous, de me faire couper la gorge dans les temps orageux?...

LUTÉCIE, *à part.*

Certes, on n'auroit pas alors coupé le cou d'un honnête homme.

LE TABELLION.

Combien de fois, lorsqu'après les fatigues d'une journée laborieuse... combien de fois n'a-t-il pas fallu parer les coups... mais ces détails seroient trop nombreux, trop fâcheux, je vous fais grâce du prix qu'il en coûteroit, si je les exposois dans une requête à nos juges, qui sont aussi équitables que je suis probe... Je

me borne donc à vous demander, 3°. de ne prélever sur votre somme que ce que l'équité la plus stricte...

MYRTHOÉ, *vivement.*

Ainsi, Monsieur, d'après vos calculs, il ne me reste plus que... Voyons.., il faut en finir...

LE TABELLION.

De la modération, je vous prie ; 4°. avant de vous remettre votre dépôt, la coutume autorise de certains émolumens que la forme exige ; or, ces émolumens prélevés, il ne me reste de net, à vous, Madame, que la somme que j'ai arithmétiquement portée dans mon acte. C'est la loi... Consultez... voyez nos jurisconsultes...

MYRTHOÉ.

Sur quatre talens, en perdre près de trois pour les avoir mis en dépôt... Non, je ne comprends pas, je vous l'avoue.

LE TABELLION.

Eh ! oui, Madame, certainement vous ne pouvez pas entendre les affaires comme nous, c'est une science et qui a ses profondeurs. (*Il s'éloigne, revient et dit.*) Une observation, en outre, que je viens de faire, démontre, Madame, combien vous seriez injuste de vous plaindre; car si votre argent étoit tombé entre les mains de quelques-uns de mes voisins ou confrères qui l'eussent fait passer à Mégare, le tout pour favoriser les projets de ceux qui conspirent contre la patrie !... Vous comprenez? or, remerciez donc les Dieux et mon antique loyauté. (*Il sort après avoir fait plusieurs révérences.*)

SCÈNE III.

MYRTHOÉ, LUTÉCIE.

MYRTHOÉ, *après un moment de silence.*

Je suis bien malheureuse !... il ne me restoit qu'une ressource pour éviter le mariage dont je suis menacée, et elle m'est enlevée par un fripon qui, à ce qu'il me répète sans cesse, est autorisé par la loi à ce brigandage.

LUTÉCIE, *à part.*

Ce que j'admire le plus dans tout ceci, c'est la langue dont ils se servent perpétuellement.

MYRTHOÉ, *continuant.*

Je triomphois de pouvoir échapper à l'édit ; me voilà retombée sous sa puissance ? Xantippe va renouveler ses persécutions, Alcibiade va croire qu'il peut s'emparer de la victime qu'il immole à son nouveau caprice, Euclide va peut-être payer de sa tête l'amitié qu'il a eue pour Socrate; Socrate enfin semble me fuir. Je n'ai bientôt plus qu'un moment, et de ce moment dépend à jamais le bonheur de ma vie... Cruelle situation !... Voyons cependant s'il seroit impossible de trouver un moyen. Ah !

LUTÉCIE.

Ma chère maîtresse !...

MYRTHOÉ.

S'il ne m'en reste aucun, je mourrai de ma douleur. (*A Lutécie, qui la suivoit pour sortir.*) Laissez-moi, je n'ai besoin de personne. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LUTÉCIE, *seule.*

Ma pauvre maîtresse! son état me fait bien de la peine... elle est si belle, si bonne, si sage... mais aussi pourquoi bouder si sérieusement contre son cœur... elle ne pouvoit que perdre au jeu qu'elle jouoit là... Mes compatriotes, les Gauloises, n'en agiroient point ainsi, et elles feroient bien; cependant dans tout pays, quand l'amour propre d'une femme est blessé, c'est une terrible chose... Mais je crois, après tout, qu'à la place de Myrthoé, je... pardonnerois... Oh, oui, je pardonnerois, surtout à un Alcibiade; c'est que je suis Gauloise apparemment, et qu'un Alcibiade est plus fait pour y être apprécié...

SCÈNE V.

ALCIBIADE, LUTÉCIE.

ALCIBIADE, *un papier à la main, à Lutécie, qu'il prend pour Myrthoé.*

Il faut enfin, charmante Myrthoé, que cédant à toute la violence de la passion qui m'enflamme.... (*En riant.*) C'est toi, Lutécie?

LUTÉCIE, *à part.*

Si cette méprise avoit toujours pu durer!... mais..

ALCIBIADE.

Où est ta belle maîtresse?

LUTÉCIE.

Elle vient de me quitter... Et vous, Seigneur, si je devine bien, vous venez vous expliquer avec elle sur l'étrange, sur la bizarre, je pourrois dire la ridicule situation où vous vous trouvez tous deux. Vous faites bien de ne pas perdre un instant pour faire réussir votre mariage... car pour elle, je vous jure qu'elle n'en perd aucun pour le faire manquer.

ALCIBIADE.

Heureusement, je puis au moins me flatter qu'elle ne songera plus à épouser Socrate, que d'ailleurs j'honore beaucoup... Mais y pensoit-elle. Ç'eût été comme si Hébé eut voulu épouser Saturne... et puis, de quelle horrible ingratitude n'usoit-elle pas envers moi, qui, comme toute la Grèce le sait, lui ai sacrifié cent beautés, qui, d'honneur, me juroient des tendresses, mais sans fin? (*Il laisse tomber, sans s'en apercevoir, le billet qu'il tient à la main.*)

LUTÉCIE.

C'étoit en Perse apparemment, Seigneur?

ALCIBIADE, *d'un ton léger.*

Ma foi, mon enfant, par tout pays. A Sparte, à Colchos, à Thèbes, à Syracuse, dans Argos..Tu ris, friponne.. ah! tu ne sais pas une chose, c'est que j'ai eu souvent l'idée d'en faire une carte géographique à mon usage : je voulois, pour me soulager la mémoire, y marquer les principales villes où je me suis distingué par mes riantes conquêtes; je voulois même, pour me placer au-dessus de tous les héros en ce genre, imiter les colonnes élevées par Hercule... Mais, à te vrai dire, j'ai pensé depuis que ce seroit de ma part un

mouvement d'orgueil personnel; je laisse cela à mon historien... La Grèce a la bonté de vanter en moi quelque mérite ; eh bien, je serai le seul au monde qui n'en parlerai point.

LUTÉCIE, *à part.*

Je m'en aperçois. (*Haut.*) Vraiment, Seigneur, il est aisé de croire qu'en tout pays les femmes ont dû vous trouver des grâces particulières et propres à les charmer.

ALCIBIADE.

On le dit, et tu sens bien qu'il ne me conviendroit pas de démentir la voix publique à cet égard ; c'est une présomption qui seroit indécente, et dont je me sens incapable... Mais à propos, tu viens de me dire que le temps presse, et qu'il faut que je détermine au plutôt la volonté de ta belle maîtresse... Sans doute, elle est visible... il faut... Allons, je vais. (*Cherchant son billet qu'il a laissé tomber :*) Mais où est-il donc ?

LUTÉCIE.

Que cherchez-vous ?

ALCIBIADE.

Eh ! le billet de Myrthoé à Socrate que Xantippe m'a remis... Ah ! le voici. (*Il ramasse le billet.*) La parjure, au mépris d'un accord formé par les deux familles, vouloir contracter un nouvel engagement !... Et avec qui ?... ah ! je respecte Socrate... oui, je l'aime, qu'il demande ma fortune, je la lui donne ; mon sang, il est à lui ; mais ma maîtresse ?... Eh ! que diroit de moi toute la Grèce ?.. après les plus brillans triomphes, être vaincu par un homme que la

nature avoit destiné à être le père plutôt que l'époux de cette belle inconstante; ah !...

LUTÉCIE.

Elle a tort.

ALCIBIADE, *vivement.*

Autant de torts que de charmes... Oh ! nous verrons, si, lorsque lui montrant ce billet.

LUTÉCIE.

C'est donc ce fameux billet qui vous déconcerte ? chacun ici l'a vu, il a passé de main en main ; moi seule je n'ai encore pu le lire : Seigneur, permettez qu'à mon tour.

ALCIBIADE, *donnant le billet.*

Tiens... vois si j'ai sujet de me plaindre, et si je devois m'attendre à l'injurieuse préférence qu'elle accorde à un homme qui même ne la lui demandoit pas. Tu ris, je pense ?

LUTÉCIE.

Oui.

ALCIBIADE.

Ce billet te paroît donc bien plaisant ?

LUTÉCIE.

Non.

ALCIBIADE.

Que me diras-tu pour le justifier ?

LUTÉCIE.

Rien.

ALCIBIADE.

Qu'y trouves-tu donc de si flatteur pour moi ?

LUTÉCIE.

Tout.

ALCIBIADE.

Oui, non, rien, tout : sais-tu que cela m'impatiente ? Quoi, un billet qu'elle-même a remis dans les mains de Socrate.

LUTÉCIE.

Mais le voilà dans les vôtres... cela dit beaucoup... D'ailleurs, plus j'examine le sens qu'il renferme, plus j'y vois un bon effet au porteur.

ALCIBIADE.

Quoi! ce billet me conviendroit ? Quoi! entre mes mains il pourroit tourner à mon avantage? Dis, seroit-ce là ta pensée ?

LUTÉCIE.

Oui, et je n'en rabattrai rien.

ALCIBIADE.

Mais tu n'en comprends donc pas les expressions ? elles sont pourtant fort claires... Celle-ci, par exemple. (*Il lit.*) Dans cette liaison intime nous vivrons fraternellement. *Fraternellement* ! Ah ! je jure bien qu'un billet au porteur, de ce style, ne sera jamais accepté par moi.

LUTÉCIE.

Fraternellement, veut dire être unis pour jamais, par les sentimens de l'amitié la plus tendre, la plus sincère : peut-être auriez-vous désiré que le mot d'amour remplaçât celui d'amitié ; mais quelle fille pudique a jamais écrit ce mot ? Et cependant, homme injuste, vous vous emportez contre ma maîtresse... Pourquoi, pour un mot que vous interprétez mal?...

ALCIBIADE, *vivement.*

Et cette autre phrase... Je serai, de nom seulement,

votre épouse. De par tous les Dieux, Myrthoé, je ne serai point votre époux en peinture : quel affront à vos charmes !... Tu penses bien...

LUTÉCIE, *l'interrompant vivement.*

C'est assez, Seigneur... je n'entends rien à ces mystères... Mais que direz-vous sur cette clause : *De consentement volontaire et libre, faites expédier l'acte par un Tabellion.*

ALCIBIADE.

Eh bien !

LUTÉCIE.

Pourriez-vous être aveugle au point de ne pas voir ici l'expression la plus décisive ?... Débats modestes de la pudeur qui cède à l'amour triomphant. Quoi ! un Athénien, un enfant ingénieux de la Grèce, Alcibiade enfin, auroit besoin des leçons d'une Gauloise, qui fut élevée sous le toit grossier d'un barbare.

ALCIBIADE, *transporté.*

Je comprends enfin ; oui, tu me donnes une nouvelle preuve de l'esprit que j'avois déjà remarqué en toi. Ah ! comment, distrait, préoccupé, n'ai-je pas d'abord deviné la petite coquetterie de ton adorable maîtresse. Dans le ravissement de ma joie, il faut que je le témoigne. (*Il s'approche de Lutécie.*)

LUTÉCIE, *le repoussant et lui faisant une révérence respectueuse.*

Seigneur, dans la Gaule un peu sauvage, on n'a point encore adopté les mœurs charmantes d'Athènes, de Perse et d'Ionie.

ALCIBIADE.

On y viendra, mon enfant ; les peuples y sont gais, vifs, prompts, curieux, changeans ; quand ils auront

coupé leurs bois impénétrables, ouvert des chemins ; quand les Rémois auront autour d'eux planté des vignes.... Va, Lutécie, ils prendront goût à notre vie agréable, ils nous surpasseront même à ce que j'entrevois ; et Lutécie, cette ville dont tu portes le nom, et qu'arrose, que caresse la Seine dans son cours sinueux, vaudra un jour Persépolis... Mais, Myrthoé ! qu'elle tarde à rentrer. Si je savois où la rencontrer.

LUTÉCIE.

Vous la trouverez chez son homme d'affaires ; courez, et vous verrez dans quel embarras ce fripon l'a mise, en lui volant, au nom de la loi, la plus grande partie d'une somme qu'elle se proposoit de donner en dot à la personne qui, en se mariant à sa place, devoit la délivrer de l'obligation d'obéir à la despotique loi du sénat.

ALCIBIADE.

Dieux ! qu'entend-je ?... Une dot à la personne qui la délivrera, en se mariant à sa place !... Pourquoi donc ne me disois-tu pas le nouvel obstacle qu'il me faut surmonter ?...

LUTÉCIE.

Ceci est bien étrange. Quoi ! je suis forcée à tout vous expliquer, à vous ? Prenez garde, Seigneur, que j'en vienne à douter si vous méritez cette brillante réputation que vous vous êtes acquise. Vous aimez ma maîtresse, vous voulez l'épouser. Eh bien ! devinez ; car enfin à vous l'esprit, si vous cherchez la victoire.

ALCIBIADE, *s'élançant.*

J'y vole. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LUTÈCIE, *seule.*

Il est charmant! Le séducteur!... mais il le sait trop!.. Eh! comment ne le sauroit-il pas? on le lui a si souvent répété... Est-ce sa faute? Ma maîtresse ne revient pas, allons au-devant d'elle... (*Elle sort.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MYRTHOÉ, SOCRATE.

MYRTHOÉ.

C'est en vain que je viens de consulter deux célèbres légistes. Le Tabellion a fait ce qu'il a dû, disent-ils; j'ai tort, grand tort même d'avoir été volée. Quel jugement!... et d'après des lois, disent-ils. Combien y en a-t-il donc de ces lois?

SOCRATE.

Vous voilà bien affligée?

MYRTHOÉ.

Oui; car, par cette donation, je satisfaisois à l'édit, je rentrois dans mes droits, et je pouvois désormais disposer de mon sort... Mais ce fripon qui me vole, m'ôte encore le repos de ma vie, et me livre au caprice passager d'un amant dont l'inconstance habituelle m'annonce tous les malheurs qui doivent résulter d'une telle union.

SOCRATE, *à part.*

Bon! nous approchons, et sans qu'elle s'en doute, du dénoûment!

SCÈNE II.

SOCRATE, MYRTHOÉ, LUTÉCIE, *accourant, un papier à la main.*

LUTÉCIE.

O ma digne, ma respectable maîtresse! quoi! c'est moi dont vous avez voulu former l'état et faire la fortune en me donnant chez le Tabellion une dot et un époux!... Souffrez que je tombe à vos genoux pour vous supplier de renoncer au procédé généreux...

MYRTHOÉ, *la relevant.*

Quel procédé, mon enfant? que veux-tu dire?

LUTÉCIE, *montrant un papier.*

En voici l'acte authentique. Non, je ne souffrirai jamais que vous...

MYRTHOÉ.

Mais quel acte?

LUTÉCIE.

Le Tabellion vient lui-même de m'en faire la lecture. Eh! ne faudroit-il pas que je fusse la plus ingrate des créatures pour...

MYRTHOÉ.

Mais dis-moi donc quel est cet acte?

LUTÉCIE.

Celui de la dot que vous me donnez, pour qu'élevée

au rang de citoyenne, je puisse vous remplacer en me conformant à l'édit du sénat.

MYRTHOÉ.

Hélas ! j'en ai eu l'intention, mais...

LUTÉCIE.

O ma trop bonne maîtresse !.. cette louable intention, elle est remplie.

MYRTHOÉ.

Impossible, mon enfant ; n'as-tu pas vu comme moi que le Tabellion, par le résultat de ses calculs, ne me laissoit plus qu'une somme trop modique pour pouvoir te doter?

LUTÉCIE.

Eh ! qui sait si un bon remords... Un Tabellion ne peut-il pas en avoir comme un autre homme ?

MYRTHOÉ.

Songe donc que dans cette affaire ma présence eût été indispensable.

LUTÉCIE.

Eh bien! vous allez voir que non : tenez, lisez.

MYRTHOÉ, *après avoir lu.*

Je n'y comprends rien ; mais puisque je conserve le droit de rester libre en satisfaisant à l'édit, quoique par un moyen que je ne conçois pas, je déclare que j'affranchis et que je dote Lutécie.

LUTÉCIE.

O ma trop généreuse protectrice! puis-je accepter un don qui... pardonnez; mais il faut que j'aie la hardiesse de vous le dire... vous prive de la dernière ressource qu'un parent vous a laissée pour écarter de vous l'humiliation qu'on prodigue à l'indigence, et

vous prémunir contre ces événemens de la vie que la sagesse humaine ne peut pas toujours prévoir.

MYRTHOÉ, *avec dignité.*

Je t'en prie, ma chère enfant... Puisqu'il le faut, même, usant de l'autorité que j'avois sur toi, je te l'ordonne. Tout est fini pour moi dans ce monde : le travail de mes mains suffira dans une retraite éloignée...

LUTÉCIE.

Ah ! je vous y suivrai plutôt que d'abuser avec une lâche ingratitude....

MYRTHOÉ.

La liberté, Lutécie, la liberté que tout être adore, n'a-t-elle point de charmes pour toi ?

LUTÉCIE, *avec sentiment.*

A ce prix ? non...

SOCRATE.

Je sens couler mes larmes.

LUTÉCIE.

La servitude n'en est plus une auprès de vous. Ah ! ce n'est que par vos vertus et par vos bienfaits que j'ai connu votre supériorité... Quoi ! le dernier rejeton d'une famille respectable à toute la Grèce, la fille d'Aristide *le juste* seroit réduite au travail de ses mains pour se procurer l'aliment du pauvre que, peut-être même, elle n'auroit pas toujours ! L'œil du riche s'abaisseroit avec insolence sur son honorable indigence ! et moi, que rien ne distingue dans la classe des humains, je jouirois dans un doux loisir, aux dépens de ma bienfaitrice, des agrémens d'une vie dont rien ne m'a rendu digne, et pour laquelle les

Dieux ne m'ont point fait naître? Qu'ils me punissent avant qu'une aussi coupable espérance puisse entrer dans mon âme, ou jamais me séduire!

SOCRATE, *à lui-même.*

Il est donc vrai que la vertu est de tous les états!

MYRTHOÉ, *à Lutécie.*

Va, mon enfant, malheur à ceux pour qui le travail est une peine ou une honte. Si le hasard m'avoit fait naître comme tant d'autres, je sens qu'il m'auroit fallu, non pas un de ces métiers futiles dont les outils ne sont que des bijoux enfantins, mais un travail journalier, utile, louable, quel qu'il eût été: si je pensois autrement, pourrois-je me glorifier d'être l'élève de Socrate?

SOCRATE.

Sans approuver entièrement votre opinion, ma chère Myrthoé, je dis seulement que sans doute le mépris n'atteindra jamais l'ouvrière qui, par son assiduité au travail, se fileroit des jours heureux... Eh! qui oseroit lui en témoigner? Cependant, je vous le répète, je suis loin d'approuver votre projet de retraite que rien ne nécessite. (*Avec finesse.*) Et puis, dans ce monde-ci, les événemens se succèdent avec une rapidité si prodigieuse, qu'il n'en faut souvent qu'un (qu'on ne supposoit pas) pour opérer une révolution heureuse dans l'état où nous sommes.

MYRTHOÉ.

Ah! Socrate! n'est-ce point aujourd'hui le dernier jour qui doit, hélas! régler ma destinée?

SOCRATE, *d'un ton mystérieux.*

Le dernier jour, soit. Mais ce jour n'est pas fini.

Un jour n'est qu'un anneau de la grande et invisible chaîne : qui de nous a lu dans le livre fermé du destin pour savoir comment telle chose finira ? (*On frappe à la porte.*) Lutécie, voyez ce que c'est. (*Lutécie ouvre la porte.*)

SCÈNE III.

SOCRATE, MYRTHOÉ, LUTÉCIE, UN OFFICIER DE L'ARÉOPAGE.

L'OFFICIER, *d'un ton arrogant.*

De la part de l'auguste Aréopage, je demande que cette maison me soit ouverte. Un ennemi du bien public, homme ou femme, est accusé d'y passer scandaleusement les nuits. Ce rapport est-il véritable ou non ? Répondez à l'instant. Eh ! répondez donc ?

MYRTHOÉ, *d'un ton bas, à Socrate.*

Ciel ! je tremble que Xantippe ne se soit vengée en dénonçant Euclide.

SOCRATE, *à Myrthoé.*

Laissez faire à monsieur l'Officier de l'Aréopage tout le devoir de sa charge.

L'OFFICIER, *d'un ton furibond.*

Eh bien ! vous moquez-vous de moi ? Répondez-vous, ou serai-je obligé de déployer ici toute mon autorité ? Ce barbare ennemi, ce coupable voisin, ce monstre né dans les murailles de l'affreuse Mégare, souille-t-il encore ces lieux par sa présence ? Il faut qu'à l'instant même il me soit remis entre les mains, ou tremblez ; j'arrête tout ce qui est ici, et vous ré-

pondrez ensuite au sénat de votre conduite criminelle à mon égard.

MYRTHOÉ.

Mais, Monsieur...

L'OFFICIER, *sur le même ton de fureur.*

Mais, mais, Madame, un homme comme moi mérite bien qu'on le respecte. Ignorez-vous que je suis l'exécuteur des volontés, je veux dire, des décrets...

LUTÉCIE, *à part.*

Oui, des volontés, des décrets, c'est égal.

L'OFFICIER, *continuant.*

D'un sénat à qui tout doit obéir.

LUTÉCIE, *Haut.*

Oh! nous le voyons bien.

L'OFFICIER.

Ignorez-vous que j'ai le pouvoir de faire jeter, en son nom, dans un cachot, quiconque oseroit me raisonner? (*A Lutécie, après l'avoir examinée et en adoucissant le ton.*) Ne seriez-vous pas, la belle, avec ce joli minois, la cause de tout le désordre dont on se plaint ici? (*Il veut prendre la main de Lutécie, qui la retire avec mépris.*)

SOCRATE, *à l'Officier, d'un ton sérieux.*

Monsieur, cette fille appartient à Madame. (*Il montre Myrthoé.*)

L'OFFICIER, *à part.*

Son sérieux me glace. (*Haut.*) S'il en est ainsi, je vais procéder à la visite domiciliaire de cette maison (1).

---

(1) Imitation dérisoire du style d'huissier.

(*A part.*) Elle sera bientôt faite ici, ce n'est pas comme chez ce riche négociant, où... (*Il fait le geste d'un homme qui compte de l'argent.*)

SOCRATE.

Cherchez partout, monsieur l'Inspecteur, ma maison n'est pas grande, vous aurez bientôt fait votre office.

L'OFFICIER, *après avoir regardé partout, s'arrête et dit.*

Je ne vois rien ici... Mais dans ce petit cabinet? sous cette toile rouge?

SOCRATE.

Ce n'est point une toile, c'est le mur peint.

L'OFFICIER.

Socrate raille, sans doute? c'est sa coutume.

SOCRATE.

Jamais avec vos pareils, et je ne profiterai point de la riche occasion que vous m'offrez.

L'OFFICIER.

Ce n'est point là un rideau?

SOCRATE.

C'en est un en peinture... Si vous vous y connoissez.

L'OFFICIER, *avec arrogance et en secouant la tête.*

Vous me prenez apparemment pour un sot... (*A Lutécie.*) Ouvrez toujours, ma mie.

LUTÉCIE, *vivement, à l'Officier.*

On vous dit que c'est le mur peint par Xeuxis; touchez plutôt.

L'OFFICIER, *après avoir tâté, fait un cri de surprise.*

Eh bien! allons présentement visiter le reste de la

maison. (*A part.*) Dépêchons-nous; ce Socrate avec son air calme et reposé me contraint. Je crois que si tous les hommes lui ressembloient, je n'aurois pas tant d'occupations, et mon emploi dès lors si lucratif... (*Haut, à Lutécie.*) Venez, ma mignonne.... Voyons si je ne serois pas assez heureux pour trouver dans quelque coin.... Vous hésitez? Je ne vous ferai aucun tort.

LUTÉCIE, *gaiement.*

Oh! je n'ai pas peur, ce ne sont pas les hommes comme vous qui sont dangereux; car au moindre de leurs écarts, on a toujours de la bonne vengeance au bout du bras.

L'OFFICIER.

La petite furibonde!.... Mais procédons et dédommageons-nous des peines gratuites que je vais prendre, en verbalisant comme il faut.

LUTÉCIE.

Comment! vous savez donc écrire?

L'OFFICIER.

Belle demande!

LUTÉCIE.

Oh! c'est que j'en connois qui.....

L'OFFICIER.

Allons, raisonneuse, au nom de la loi, montrez-moi le chemin, marchons.... Sans doute, je trouverai le nid, mais l'oiseau sera déniché. N'importe, le procès-verbal me sera payé....

SCÈNE IV.

SOCRATE, MYRTHOÉ, XANTIPPE.

XANTIPPE, *à l'Officier qui s'avance avec Lutécie, dans le fond du théâtre.*

Je vous avertis, Monsieur, que le petit pavillon au bout du jardin fait aussi partie de la maison. Ne manquez pas de le visiter. La drôlesse pourroit bien s'y tenir cachée. (*A Myrthoé, avec colère.*) Et vous, Madame, je viens d'apprendre de belles choses!.... On dit dans tout le quartier que mystérieusement un jeune homme chez votre Tabellion.....

SOCRATE.

Eh bien! ce jeune homme?

XANTIPPE.

O scandale! O corruption des mœurs!

SOCRATE, *à part.*

Alcibiade aura suivi mon conseil. (*Haut.*) Eh bien! ce jeune homme?

XANTIPPE, *avec chaleur.*

Vient, sous le faux nom de Myrthoé, de donner une dot à cette Lutécie, à cette créature là; mais ne croyez pas que je sois la dupe de ce beau stratagème. (*A Socrate.*) C'est toi, traître! qui, par ce détour, espères parvenir à ton but secret. N'est-il pas évident qu'en empêchant ta pupille de doter Lutécie, comme c'étoit son intention, pour éluder son mariage avec Alcibiade, qu'elle refuse, c'est lui rendre la liberté d'en contracter un avec toi, sous l'apparence du chaste lien de l'union fraternelle?.... Mais je vous avertis que je saurai bien

empêcher l'effet de cette infâme donation, de cette dot artificieuse.

MYRTHOÉ.

Je ne souffrirai pas non plus, Madame, qu'on emprunte mon nom pour accomplir une bonne action que j'ai voulu faire moi-même.

XANTIPPE.

Je n'en crois rien. Au surplus, il faut savoir le nom de ce prétendu jeune homme, qui, sous un voile emprunté, ose offrir un insolent cadeau.

SOCRATE, *à Xantippe.*

Ma femme!.... Ce qu'on n'a point encore vu, et qu'on ne verra peut-être plus, c'est que je suis pleinement de votre avis... Oui, il importe plus que vous ne le croyez, de découvrir ce mystère. Quant à moi, je crois voir dans celui qu'on accuse ici le plus vrai caractère de générosité, d'amour et de délicatesse. (*A Myrthoé.*) Et je ne serois pas surpris, ma chère Myrthoé, quand j'apprendrois que cette donation qui vous rend à vous-même est le trait d'un amant, qui, loin de se rebuter des rigueurs qu'il éprouve, n'en brûle que plus ardemment du chaste désir de lier son sort au vôtre. Ah! je l'avoue; à votre place, suivant alors les impulsions de mon cœur....

XANTIPPE.

Il est bien question de ce que feroit votre cœur, quand il s'agit de savoir à l'instant même le nom.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, L'OFFICIER DE L'ARÉOPAGE, LUTÉCIE.

L'OFFICIER *de l'Aréopage, à Xantippe.*

J'ai visité partout, du haut en bas, personne. Où est-elle donc cette créature? Par tous les Dieux! celui qui la recèle est un traître à la Patrie. Il est d'autant plus punissable, qu'il me prive du salaire qui me revenoit pour une si bonne capture.

SOCRATE.

L'honnête homme! Voilà les amis du peuple!

L'OFFICIER *continue.*

Oh! si l'on m'en croyoit, il seroit inutile de faire la guerre à ces odieux Mégariens. Sous les apparences d'une bonne paix, on les attireroit à Athènes, et ensuite on les traiteroit comme, dans des circonstances aussi délicates, tant d'honnêtes gens ont jadis fait. Voilà le vrai et sûr moyen de s'en débarrasser, d'après les leçons de l'histoire.... Mais comme cette idée est excellente, je veux, à la première assemblée, en faire une motion. Je les vois déjà tous charmés de mon éloquence et de mon érudition.

SOCRATE.

D'autant plus que l'on trouve rarement ces deux qualités réunies dans les gens d'un métier comme le vôtre. (*L'Officier sort.*)

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE TABELLION.

LE TABELLION, *d'un ton doucereux.*

Je reviens dans ces lieux, Madame, au sujet d'un écrit signé de votre nom, et où, du ton enchanteur de la plus touchante amitié, qu'une pudeur non moins céleste accompagne, vous accordez votre main au mortel heureux qui sera nanti dudit écrit.

MYRTHOÉ, *à Socrate.*

Oh Ciel! le billet que je vous ai remis se seroit-il égaré, ou en auroit-on abusé avec une perfide intention?

SOCRATE, *souriant.*

J'ai lieu, ma chère Myrthoé, d'espérer tout le contraire. (*A part.*) Je vois qu'Alcibiade touche au moment de l'en faire convenir.

MYRTHOÉ, *au Tabellion.*

Mais dites-moi donc, Monsieur, par quelle étrange aventure mon billet se trouve-t-il entre vos mains?

LE TABELLION, *s'inclinant.*

Madame, le secret dans notre profession n'est pas moins indispensable que la probité.

LUTÉCIE, *vivement.*

D'après la preuve que vous en avez donnée tantôt dans vos très-singuliers calculs, on peut douter de la nécessité du secret que vous vous dites obligé de garder.

LE

LE TABELLION, *à Myrthoé.*

Madame, quand une affaire est terminée, je l'oublie totalement, d'autres me pressent; ainsi, sans m'occuper de celle dont on veut me parler, et dont il n'est plus question, je vous enjoins de me déclarer formellement et en présence de témoins, si l'écrit que voici est de vous, ou n'est pas de vous?

MYRTHOÉ.

Il est de ma main; mais comme il devient inutile, j'exige que vous me le rendiez.....

LE TABELLION.

Inutile! Jamais, je vous proteste, il n'a été plus nécessaire qu'à cette heure. Le consentement qu'il renferme et l'aveu qu'il contient, valident le contrat que je viens de dresser, et que j'ai ordre d'aller déposer dans le greffe de l'Aréopage.

XANTIPPE, *avec émotion.*

Un contrat!... Quel contrat!... avec qui?... (*à Socrate.*) Monstre! seroit-ce le tien? Aurois-tu, infâme, réussi dans ton projet?

SOCRATE, *souriant.*

Dans mon projet, à moi? eh! mais je commence à le croire.

XANTIPPE.

Misérable! c'est donc en vain que, pour me venger du refus que ta pupille fait d'épouser Alcibiade, j'aurai dénoncé la Mégarienne qu'on cherche partout pour la traîner au supplice.... Dieux! que vois-je, c'est elle!

LE TABELLION.

Je cours me conformer aux ordres suprêmes du Sénat.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, EUCLIDE, *accompagné de l'Officier de l'Aréopage.*

XANTIPPE, *à Euclide.*

Impudente ! oses-tu paroître encore en ma présence; viens, viens que je te...

(*Elle s'élance pour frapper Euclide.*)

L'OFFICIER, *arrêtant le bras de Xantippe.*

Arrêtez...

XANTIPPE, *se débattant.*

Non, il faut que mille coups sur ce laid visage...

L'OFFICIER, *à Xantippe.*

Arrêtez, vous dis-je : cet homme est ici sous ma sauve-garde.

XANTIPPE, *furieuse.*

Un homme !... Elle !... c'est une.... Vous allez voir comme je vais la châtier.....

L'OFFICIER, *d'un ton menaçant.*

J'appelle, si vous osez encore me résister ! Apprenez qu'on ne se joue point ainsi de nos fonctions. J'étois bien sûr que vous vous trompiez, et que Socrate n'étoit pas capable de trahir son pays, ni de désobéir aux lois.

SOCRATE, *à part.*

Quel homme bas ! il devient honnête parce que le Sénat s'est déclaré en ma faveur, et tout à l'heure il étoit d'une impudence !... O ma patrie, quand cesseras-tu de soudoyer tous ces vils et dangereux agens ?

L'OFFICIER, *à Xantippe.*

Eh quoi ! c'est vous qui venez nous dénoncer une femme ; l'Aréopage me députe aussitôt pour la saisir ; je vole pour m'acquitter de cette commission, et le résultat, c'est que cette femme est un homme que voilà. (*Il montre Euclide ; il se retourne ensuite et dit à part.*) Je me suis conduit ici tantôt un peu légèrement et j'ai malfait ; Socrate est aimé, estimé du peuple ; il est, d'ailleurs, protégé par Alcibiade. Tâchons de réparer nos sottises. (*Haut.*) Quel bonheur pour moi, quelle pleine satisfaction de pouvoir annoncer hautement l'innocence de Socrate, dont la sagesse ne s'est point démentie !

EUCLIDE, *à Xantippe, montrant l'Officier.*

Ce qu'il vous a dit est vrai, Madame ; je ne suis pas ce que vous pensiez : né à Mégare, dès mes plus jeunes ans dominé par un goût passionné pour l'étude de la philosophie, j'ai voulu me rapprocher de ceux qui en donnent les leçons. Parmi les plus illustres, la voix publique m'ayant nommé Socrate, je crus que, sans alarmer la Grèce, n'ayant que des intentions pures, je pouvois me rendre dans la maison de cet illustre philosophe ; aussi n'ai-je point hésité, Madame, à me présenter devant l'Aréopage quand vous m'y avez dénoncé, et de m'y présenter comme élève de Socrate. Les Pères de la Patrie daignant me regarder comme leur fils adoptif, ont décrété qu'Athènes seroit désormais mon séjour, et que je pouvois y vivre libre au sein des occupations que j'ai choisies.

L'OFFICIER, *avec empressement.*

Oui, Madame, et le Sénat a rendu justice aux in-

tentions pures de Socrate, qu'on peut appeler, à juste titre, le premier des hommes.

SOCRATE, *l'interrompant.*

Trêve de complimens, Monsieur, je n'en reçois point.

L'OFFICIER, *à Xantippe.*

Le Sénat m'ordonne, surtout, Madame, de vous enjoindre d'être à l'avenir plus circonspecte, et de ne plus l'étourdir par vos cris et vos invectives, et le tout, pourquoi ? pour des fantômes que dans votre mauvaise humeur.....

LUTÉCIE, *à part.*

Mauvaise humeur !... il est très-poli... c'est néanmoins un huissier.

L'OFFICIER.

Car vous prenez sans cesse des visions pour des réalités.... Cela est-il croyable ? prendre un homme pour une femme, à votre âge !... quelle méprise !... est-il possible que l'instinct ne vous ait pas... Adieu, Madame, je vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER *excepté.*

XANTIPPE, *furieuse.*

L'insolent !... à mon âge !... l'instinct !...

EUCLIDE, *à Myrthoé.*

Je me féliciterai, Madame, d'avoir à vous annoncer que le Sénat a disposé de votre main, et qu'il vient,

aux acclamations de tout le peuple, de vous donner Alcibiade pour époux.

XANTIPPE.

Qu'entends-je ? quoi !... Dieux !... Cette chère Myrthoé !... (*A Socrate.*) Elle ne sera donc pas ta femme ? Ah ! dans l'excès de ma joie, je l'embrasserois.... (*Par réflexion.*) Ce Sénat ! il a pourtant de bons momens !...

EUCLIDE.

Et c'est surtout d'après les vives sollicitations de Socrate, que le Sénat a ordonné aujourd'hui l'hymen de Myrthoé et d'Alcibiade.

XANTIPPE, *à Socrate.*

Eh quoi ! l'édit et ses conditions n'étoient-ils qu'un prétexte pour.....

SOCRATE.

Pas absolument. (*Avec effusion et sentiment.*) Ah ! ma chère Xantippe, vois à quels dangereux excès la passion t'avoit conduite ; méconnoissant les lois de l'hospitalité, ne suivant que les mouvemens de la colère, de la jalousie, tu dénonces, qui ? mon ami Euclide, sans examiner que tu pouvois, en le dénonçant, être cause de sa mort, et peut-être de la mienne : heureusement je veillois à sa conservation, et Alcibiade me secondoit. (*Xantippe s'attendrit.*) Va, je n'ai jamais douté de ton bon cœur ; mais j'ai été bien-aise de trouver l'occasion de manifester la plus grande patience avec ma femme... Qui sait si celle que je viens de montrer ne t'engagera point à l'exercer moins souvent : ah ! nous y gagnerions tous les deux.

XANTIPPE.

Quand je me mets en colère, c'est que je veux être bonne... (*Elle s'éclipse.*)

EUCLIDE, *à Myrthoé.*

En décidant votre union avec Alcibiade, l'Aréopage croyoit ne faire qu'un acte de convenance que désiroit toute la ville; il a senti qu'il en faisoit un de justice, quand il a vu qu'Alcibiade, possesseur du billet que vous avez écrit à Socrate, s'est obligé à remplir toutes les conditions que votre délicatesse exigeoit de celui que vous choisissiez pour époux. Heureux et fier d'en porter le titre, il a fait le serment inviolable de vous laisser arbitre de son bonheur, jusqu'à ce qu'il s'en soit rendu digne, en réparant les torts de sa jeunesse.

SOCRATE, *à Myrthoé.*

Vois, mon enfant, si toi, fille de la Patrie, tu veux plus long-temps résister à la loi?

LUTÉCIE.

Et quelle loi encore!... Oh! c'est bien avec raison que la Grèce a passé pour avoir les plus belles ordonnances.... La peste a régné dix fois dans mon pays; eh bien! nos vieux Druides ont-ils jamais eu la sagesse de commander, pour le bien de la Patrie, le mariage aux jeunes filles, obligées de dire *non* quand leur cœur dit oui... Oh! vive la Grèce! vive la Grèce!...

MYRTHOÉ, *avec sentiment.*

O Socrate!... que ma reconnoissance soit ici le premier de mes sentimens! Vous avez voulu que votre pupille fût heureuse, je le sais, et c'est à vous que je devrai mon bonheur; j'emploîrai le reste de ma vie à faire celui de l'homme que vous m'avez donné pour

époux. Mon amour-propre a pu m'exagérer ses torts, et me faire méconnoître ses qualités qui tiennent à l'héroïsme, et dont il vient de me donner des preuves si touchantes. Je me rends à vos conseils, à la raison, à moi-même; car, pourquoi plus long-temps dissimuler les tendres sentimens qu'il m'inspiroit? L'amour, sans doute, est une passion, mais dans un cœur pur il doit se changer en vertu. (*Myrthoé, à Lutécie.*) Ah! ma chère enfant, ma bonne Lutécie, sois désormais ma meilleure amie; que rien ne nous sépare.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ALCIBIADE, *se tenant dans le fond de la Scène*, un Esclave d'*Alcibiade*.

L'ESCLAVE, *à Myrthoé.*

Alcibiade, Madame, avant que de partir.....

MYRTHOÉ, *avec émotion.*

De partir!... (*A Socrate.*) Vous l'entendez; trop sûr de sa conquête, vous voyez qu'il la néglige.... Ah! malheureuse!.....

SOCRATE.

Non; je pense, moi, qu'il croit devoir vous prouver qu'étant chargé de commander l'armée que nous allons opposer à celle des Mégariens, il se soumet aux conditions que vous avez vous-même prescrites dans l'hymen qui vous unit... Sans doute, craignant que la violence de sa passion ne le forçât à les enfreindre, il a pensé que l'absence étoit le seul moyen de vous montrer jusqu'à quel point il portoit la soumission à vos volontés.

MYRTHOÉ, *vivement agitée.*

Non, non, Socrate, pour la première fois de ma vie, je ne puis vous croire. Ce départ précipité m'annonce que sa vanité, que rien ne corrigera, n'a voulu qu'attacher une nouvelle victime à son char de triomphe.

SOCRATE.

Vous vous trompez, Myrthoé; je vous jure que je ne crains point d'être le garant de la sincérité de ses sentimens... Au reste... ce départ... il dépend de vous.... s'il vous déplaît, ordonnez-lui de ne pas.....

MYRTHOÉ, *très-vivement.*

Si sa présence ailleurs est nécessaire à sa Patrie!... mon bonheur ne doit pas l'emporter sur la gloire que lui promet sa valeur héroïque. (*Elle se tait.*)

L'ESCLAVE, *à part.*

Elle est bien émue, à ce que je vois; il faut pourtant que j'achève ma commission. (*A Myrthoé.*) Alcibiade, avant que de partir, demande si vous lui permettez de venir à vos genoux solliciter votre main....

MYRTHOÉ.

Ah! dis à Alcibiade qu'en lui je verrai toujours mon époux; mais la Patrie a ses droits, ils vont avant les miens; un simple adieu par écrit.

ALCIBIADE, *s'élançant aux genoux de Myrthoé, et lui prenant les mains qu'il couvre de baisers.*

Ces nobles sentimens peignent toute la beauté de votre âme; ils ravissent la mienne, et me font repentir des erreurs d'une jeunesse insensée. Je veux les abjurer à vos pieds. Il n'étoit au monde qu'une femme qui pût anéantir les goûts d'un cœur volage; et cette femme

adorable, c'est vous. (*Il se lève.*) Venez devant l'être inconnu, mais qui est dans le fond de mon cœur, venez entendre le serment solennel que je vous fais, et de fidélité et d'amour, et d'un hommage éternel à vos vertus.

FIN.